

Catherine Grive

je suis

qui je suis

doado

Catherine Grive

je suis

qui je suis

rouergue



Présentation

Qu'on soit fille ou garçon, on peut avoir un chagrin. Grave, pas grave, mais un chagrin.

Qu'on soit fille ou garçon, on voudrait pouvoir l'oublier. Surtout quand c'est l'été et qu'on le passe à la maison. Les copains sont partis, les parents sont là sans être là. Alors, on vole le courrier des voisins pour se changer les idées. Et on rencontre une fille qui n'est pas son genre. Mais au fait, de quel genre est Raph' ?

Du même auteur

Le Bureau des objets perdus – **roman doado, éditions du Rouergue, 2015**

Avant, maintenant, après – **album illustré par Gilles Rapaport, éditions du Seuil, 2014**

Les Mots du temps – **album illustré par les photos de Janik Coat, éditions Thierry Magnier, 2014**

Mon animal préféré – **album illustré par Emmanuelle Tchoukriel, éditions Albin Michel Jeunesse, 2012**

Pour grandir, il faut... – **album illustré par les photos de Jean-François Spricigo, éditions du Rouergue, 2010**

1 seconde, 1 minute, 1 siècle – **album illustré par Muriel Kerba, Gallimard Jeunesse, 2009**

Ces choses qui font battre le cœur – **album illustré par les photos de Carole Bellaïche, éditions Albin Michel, 2009**

L'Ange – **album illustré par Isabelle Malenfant, éditions Les 400 coups, 2009**

Des ailes dans le dos – **album illustré par Frédérique Bertrand, éditions du Rouergue, 2009**

Le Catalogue des vœux – Le Catalogue des occasions de faire un vœu – **album illustré par Ronan Badel, Gallimard Jeunesse, 2007**

Graphisme de couverture : **Olivier Douzou**

Photographie de couverture : © **plainpicture/Westend61/Uwe Umstätter**

© Éditions du Rouergue, 2016

ISBN : 978-2-8126-1065-3

www.lerouergue.com

doado

Catherine Grive
je suis qui je suis



À R., bien sûr(e).

chapitre 1

Des fleurs. Elle est marrante, ma mère. Couleur, forme, odeur, elle n'a pas précisé. Alors j'ai choisi des œillets d'Inde pour leur nom (et leur prix) et je les ai calés sur mon porte-bagages. J'ai enfoncé ma casquette et, la tête au-dessus du guidon, j'ai pédalé pour éviter qu'elles ne soient mouillées par la pluie. Au carrefour, j'ai croisé Bastien, qui sortait de la boulangerie. Il m'a proposé de monter chez lui. On a joué à la console pendant que les fleurs m'attendaient dans l'évier. Vers cinq heures, sa mère est rentrée, j'ai filé. Le soleil était revenu, ça sentait l'été.

En arrivant devant chez moi, j'ai vu qu'un panneau avait été posé sur la palissade du chantier. « La Ville de Paris a pour projet un immeuble de quatre étages, le Léonard de Vinci ». Un chouette nom, j'ai pensé. Quoiqu'un peu prétentieux, peut-être.

J'ai rangé mon vélo dans la cour. Mlle Perruche arrosait ses géraniums. On s'est fait un signe de la main. À son air triste, elle n'avait toujours pas de nouvelles. Par réflexe, en passant, j'ai glissé la main dans sa boîte aux lettres.

Ce soir-là, ma mère a soufflé ses bougies. Trente-huit, j'ai compté en silence. Puis elle a ouvert le cadeau de papa en poussant des cris de petite fille.

– J'en rêvais ! a-t-elle fait en découvrant un sac vert. Mais comment as-tu su, mon chéri ?

Papa a souri sans répondre et l'a regardée sentir le cuir, compter les poches, faire claquer son fermoir. Elle s'est tournée vers moi et j'ai tiré les fleurs cachées sous ma chaise. En les voyant, elle a fait mine d'être étonnée. De voir des adultes mentir, même pour nous faire plaisir, ça me dérange. Comme de voir une chose qu'on ne devrait pas voir. Ses parents tout nus dans la salle de bains ou, pire, tout nus dans leur lit. J'ai secoué la tête pour chasser cette image, mais ça n'a pas suffi. J'ai voulu aller chercher la carafe, pas de chance, elle était sur la table. J'allais dire je ne sais plus quoi quand Bandido a aboyé. Un vent terrible s'est levé et une rafale de grêle est venue frapper les carreaux. On s'est tous approchés de la fenêtre. On ne voyait plus les arbres sur le boulevard. On ne voyait plus les voitures. On ne voyait plus les piétons. On ne voyait plus le chantier d'en face. Une nouvelle bourrasque s'est abattue et là j'ai cru que la palissade allait s'effondrer et Léonard de Vinci s'envoler dans les airs.

– Quoi ? a fait papa.

J'avais parlé tout fort sans m'en rendre compte.

– Le panneau, en bas...

– Ah oui. Je l'ai vu en rentrant.

Après un nouveau coup de vent, maman a murmuré, la main sur le ventre :

– Un temps de fin du monde.

Le lendemain, je n'ai pas eu besoin de réveil. L'activité sur le chantier était intense. Un bulldozer s'attaquait à ce qui restait de la petite maison grise que j'avais toujours connue, avec les volets fermés, son jardin abandonné. Les démolisseurs étaient deux, le premier dans l'engin, le second le dirigeant en gesticulant. Parfois, ils marquaient une pause pour faire le point, fumer une cigarette. Puis ils reprenaient et tout s'accélérait.

Finalement, un peu plus tard, la tractopelle a accompli des petits mouvements de va-et-vient pour broyer les restes de la maison avec ses chenilles. Schlock ! schlock ! ça faisait. Le conducteur a coupé le moteur et rejoint son collègue. Ils ont évalué le travail en hochant la tête. C'était bon, mission accomplie. Avant de partir, ils ont fait pipi sur les décombres de chaque côté du terrain.

Mon portable a sonné. Bastien.

– Tu vas en cours cet aprèm ? il m'a demandé.

– Ben oui, pour le dernier jour.

Les notes arrêtées, on était entrés dans cette période bizarre d'avant les grandes vacances où le temps semblait s'accélérer (« Déjà demain, le conseil de classe ! »), ralentir (« Encore deux semaines »), s'accélérer de nouveau comme là (« Tiens, le dernier jour »). Depuis le début de la semaine, les cours se jouaient à pile ou face, dans des négociations sans fin pour ne pas faire ceci ou cela, ou alors pas longtemps. On en était aux vidéos. *Land and Freedom* de Ken Loach ou un vieux Louis de Funès.

On en était au dernier jour de classe. Attendait-il ce moment pour filer et me laisser enfin tranquille ?

J'ai un chagrin. Et pas un minus. Je ne pourrais pas dire précisément de quand il date, à peine comment il se manifeste – de vagues bouffées d'ennui, une inquiétude sans objet, un manque d'envie, d'appétit, d'attention –, encore moins d'où il me vient. Mon enfance a été plutôt chouette, mes parents ont du boulot, j'ai un forfait honorable pour mon portable, j'ai toujours eu des cadeaux à Noël, je ne suis allergique à aucun aliment que j'adore manger.

Au début, je n'y avais pas fait trop attention. Je pensais qu'il partirait tout seul. D'autant que je suis quelqu'un chez qui tout passe facilement, la colère, la rancune, la mauvaise humeur. Mais ça n'en prenait pas le chemin. Bien au contraire. Mon chagrin volait dans ma tête comme un bourdon au-

dessus du paysage. Pour ne plus l'entendre, je me forçais à penser à autre chose. Et si possible à rien. Mais le rien n'est pas le vide, le rien est une matière inépuisable à penser. Ceux qui connaissent comprennent.

chapitre 2

Les grandes vacances avaient commencé la veille. On ne bougeait pas cet été. J'ai remonté la couette sur ma tête.

– Dis, tu te souviens de ta promesse ? a-t-elle fait soudain en entrant dans ma chambre.

– Quelle promesse ? j'ai tenté de dessous les draps.

– Raph', tu n'es pas drôle.

Je devinais son regard exaspéré sur mes vêtements en pagaille, mes étagères ployant dangereusement sous leur poids, ma collection éparpillée de canards en plastique. Tiens, il n'y a pas longtemps, j'ai appris qu'un cargo avait perdu son chargement de canards dans une tempête. Plus de trente mille ont versé par-dessus bord. Deux tiers sont partis vers le sud pour accoster six mois plus tard sur les côtes d'Indonésie, d'Australie pour les plus courageux, et même d'Amérique du Sud pour les *survivors*. Les autres ont fait route vers l'Alaska. Un océanographe avait profité de l'épopée pour étudier les courants marins.

– Tu m'as entendue ?

– Oui, oui, j'ai fait. Je vais m'y mettre.

– Promis, Raph' ?

– Promis.

Ma douche prise, j'ai allumé ma radio et, après avoir pas mal hésité, j'ai attaqué mon armoire. Tous les vêtements balancés sur le lit, ça faisait une sacrée montagne. Dans un esprit logique, j'ai commencé à élever des piles. Une pile de jeans, une pile de pulls, une pile de tee-shirts, une pile de chaussettes.

« Quand j'étais petit, j'avais un poisson rouge », a fait une voix à la radio. Moi aussi, j'en ai eu un, de poisson rouge. J'en ai même eu plusieurs, car la vie du poisson rouge peut être étonnamment courte. En particulier quand ils sautent par-dessus bord. En rentrant de vacances, un jour, j'avais découvert mon aquarium sans plus personne dedans. Finalement, après avoir longuement cherché, j'avais retrouvé Albert, les nageoires en croix, coincé derrière ma table de nuit. Albert, mais pas sa femme, Jeanne. Les poissons peuvent-ils se manger entre eux ? Je me le demande toujours, bien que moins souvent qu'à l'époque. C'était drôle de me souvenir de ça.

Du coup, je ne savais plus où j'en étais. Cette pile de pulls là, elle était à garder ou à jeter ? Le temps m'a semblé bien venu de faire une pause. J'ai allumé la télé. Un documentaire animalier commençait. Affamés à la sortie de l'hiver, une maman ours polaire avec ses deux petits cherchaient des palourdes dans le sable. Ne trouvant rien, elle avait finalement décidé – mais avait-elle d'autre choix ? – d'entrer dans l'eau glacée en quête d'un poisson frais. Le cameraman avait fait : « *Oh, no, what is she doing ?* » (c'était un documentaire anglais). Au début, tout se passait bien. Les oursons arrivaient à la suivre, accrochés à sa fourrure. Mais soudain, un des deux, à bout de force, avait lâché prise. Le cameraman avait murmuré « *Oh, my god* », et l'image avait fait un léger soubresaut. La maman ours avait continué d'avancer, bravant les courants, et avait réussi à atteindre un îlot avec le petit qui restait. Et là, ô merveille. Les couleurs, les odeurs, les herbes folles, les palourdes s'offraient avec une telle profusion que le

cameraman avait du mal à tout filmer. La mère et le petit étaient sauvés. Visiblement ému, le cameraman s'était ensuite tourné vers les flots et avait filmé les vagues en silence.

Un silence qui en disait si long que j'ai préféré changer de chaîne. J'ai coupé le son et j'ai regardé défiler, incompréhensibles, des images d'immeubles écroulés, de chiens reniflant les décombres. Des images en noir et blanc d'il y a longtemps, dans un pays inconnu. Des images tristes qui ont parlé à mon chagrin, même si je ne voyais pas bien en quoi.

– Mais tu as déjà fini de ranger ta chambre ?! a fait la voix de ma mère dans mon dos.

– Non, je n'ai pas fini. Je fais juste une pause. J'ai bien le droit, quand même !

– Tu as parfaitement le droit, a-t-elle répondu. Si ce n'est que je te connais, tu as des pauses qui se prolongent.

– Qui se prolongent comme des vacances, tu veux dire ?

– Oui, comme des vacances.

– Ça tombe bien, *je suis* en vacances. Même ici, à Paris.

– Dis, tu vas me le reprocher longtemps, de ne pas partir cet été ?

Je n'ai pas répondu. Je n'avais pas envie que ça parte en cacahuète comme souvent avec elle en ce moment.

– Bon, tu veux quoi pour le déjeuner, Raph' ?

– Rien, je me débrouillerai, je lui ai fait comprendre d'un geste de la main.

– Ça va, Raph' ?

– Mais oui, j'ai fait en soupirant.

Je n'avais plus envie de regarder la télé, je n'avais plus envie de faire un tour sur mon ordi ou sur mon vélo. Je n'avais plus envie de rien.

J'étais tranquille il y a cinq minutes, je ne l'étais plus maintenant. C'est ça les parents.

chapitre 3

Le dimanche est un bon jour pour trier sa chambre. Une journée entière qui se déroule devant soi comme un film vierge. Alors on hésite par où commencer et cela prend du temps, beaucoup de temps, et enfin, on s’y met. Mais soudain un oiseau passe dans le ciel, une envie de chocolat nous saisit, un pote appelle pour proposer un ciné, et tout est par terre. On ne sait plus rien : qu’y avait-il de si important à ranger ?

Voilà ce que je tentais d’expliquer à mes parents pendant le déjeuner.

– C’est bon, on a compris, a fait mon père. Tu peux y aller, va.

– C’est vrai ? j’ai fait d’une voix d’enfant.

« Vous êtes les meilleurs parents du monde entier », j’ai failli ajouter, mais ce genre d’observation peut très vite se regretter.

– Ne rentre pas trop tard, a ajouté ma mère machinalement.

J’ai vite filé avant qu’ils ne changent d’avis. Dans le hall, j’ai glissé ma main dans les boîtes. C’était devenu un réflexe de le faire chaque fois que je passais devant, même le dimanche.

Bastien m’attendait devant le cinéma, sur les Champs-Élysées. C’est lui qui avait eu l’idée d’aller voir ce film dont personne n’avait entendu parler, l’histoire d’un groupe de rock dans les années soixante. Bastien, il est comme ça. Il sait avant tout le monde quel livre lire, quel film voir. Parfois, c’est une chance, parfois pas. Comme la fois où on est tombés sur un film coréen, une histoire de familles recomposées et de chaussettes sales à laquelle on n’a rien compris.

Nous étions les premiers dans la salle, et peut-être même allions-nous être les seuls, mais ça n'avait pas d'importance. Tout ce que je voulais, moi, c'était être ailleurs que dans ma chambre à trier mes affaires. Hier, j'avais retrouvé une vieille rédaction : « Faites votre portrait ». En ouvrant la copie, j'avais lu : « Je suis allergique aux cacahuètes et à toute ma personne. » Mais qu'est-ce qui m'avait pris d'écrire ça ? « Un peu bref, peut-être », avait commenté Mme Deschamps. Ça m'avait rendu perplexe. Et un peu triste aussi. Il m'en fallait si peu en ce moment.

En attendant le film, Bastien et moi, on a parlé tennis. C'est sa passion. Il fait des revers en marchant dans les couloirs, il smashe dans les escaliers du métro, il joue avec une balle imaginaire quand il réfléchit. Cette année, il a été ramasseur de balles à Roland-Garros. Une consécration. Un défi aussi. Les « ballos » doivent courir très vite pour ramasser la balle, apporter une serviette aux champions sans qu'ils le demandent, se montrer discrets pour ne pas les déconcentrer. Ils vivent une sacrée pression, je m'en rendais pas compte avant. Tous les soirs, ils tirent au sort pour savoir qui aura droit à la raquette oubliée ou cassée par un joueur. C'est comme ça qu'il a gagné une raquette de Federer. Ce jour-là, on aurait dit qu'il avait enfin réussi à embrasser Chloé, qui s'en fout complètement de lui.

Je l'ai écouté me raconter son match de la veille contre sa cousine – tiens, il avait une cousine ? –, disserter sur les différences de jeu entre les garçons et les filles, celles-ci se déplaçant moins vite, ce qui rendait leur jeu plus agressif. Était-ce le cas dans la vie aussi, s'interrogeait-il, le front soucieux.

– Et qui a gagné ? lui ai-je demandé, le ramenant à son sujet.

– Moi, évidemment. Je suis imbattable.

– Imbattable, j'ai répété.

Une blonde est venue s'asseoir au rang de devant. Nous l'avons observée se recoiffer, ouvrir un bonbon à la menthe, jeter des regards vers l'entrée. Après quelques minutes, un garçon est venu s'asseoir à côté d'elle et l'a

embrassée sur la bouche. Il lui a soufflé un truc à l'oreille qui les a beaucoup fait rire. J'ai deviné quelque chose d'un peu dégoûtant. Enfin, sexuel, quoi.

– Tu m'écoutes ? a fait Bastien.

J'ai sursauté.

– Ben oui.

– Qu'est-ce que j'ai dit ?

– Que tu avais une cousine.

Il a poussé un soupir.

– Tu fais la gueule ?

– Mais pas du tout !

La fille de devant a embrassé le mec à son tour avant de lui proposer aussi un bonbon à la menthe.

– Je te repose donc ma question puisque tu ne fais pas la gueule. C'est quoi le truc le plus con que tu aies fait dans ta vie ?

Ce n'est pas tant la question que j'ai trouvée déroutante, mais les réponses qui me sont venues. J'aurais pu lui raconter la fois où, en colo, ma tête s'était coincée dans le pull que j'enfilais tout en me lavant les dents. Ou la fois où j'avais fait la sortie au Louvre avec du papier toilette collé au pied, sans comprendre pourquoi les autres se marraient. Ou la fois en pique-nique où je m'étais cassé un œuf dur sur la tête, sauf que ma mère avait oublié de le faire cuire.

J'aurais pu lui donner cinquante réponses, mais je n'ai rien dit. La lumière s'est éteinte. Le film commençait.

chapitre 4

Ma mère avait été très claire. Aujourd'hui, je n'y couperais pas. J'ai donc fait le tour de ma chambre, cherchant ce qui m'inspirait le plus. Continuer le tri de mes vêtements ? Attaquer mon bureau ? Ma bibliothèque ? Oui, allez, ma bibliothèque. J'ai fait une première pile, une deuxième, et là j'ai tiré un livre au hasard. Les *Contes et légendes de l'Antiquité*. L'histoire de ce jeune Spartiate amenant à l'école un renard caché sous sa tunique m'est revenue d'un bloc. Il avait préféré se faire dévorer le ventre plutôt que d'avouer la faute à son maître. Quantité de questions s'étaient déchaînées sous mon crâne, dont une plus obscure que les autres. Une femme enceinte peut-elle se faire dévorer le ventre ? Est-ce que ça peut arriver si l'enfant a faim ? Si l'enfant est méchant ? J'avais longuement hésité avant de poser la question à ma mère.

Qui justement est entrée dans ma chambre à ce moment-là.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Rien, j'ai dit.

Mais c'était le contraire de rien que de se souvenir de ça. J'ai dû la regarder d'un drôle d'air, car elle est ressortie sans rien dire.

Avant de revenir.

– Tu m'accompagnes faire des courses ?

– D'accord, j'ai fait comme si j'avais le choix.

J'ai enjambé la pile de livres, qui bien sûr s'est effondrée, et tous les trois, elle, Bandido et moi, nous avons pris la direction du Franprix. Dans le hall, j'ai glissé la main dans les boîtes aux lettres pendant que ma mère marchait devant. Rien.

Nous n'étions pas au bout de la rue qu'elle a soudain eu besoin de s'acheter une robe.

– Ce n'est pas facile de trouver des vêtements dans mon état, s'est-elle sentie obligée de justifier.

– C'est bon, mam', ce n'est pas moi qui paye. Et puis, j'ai tout mon temps.

C'était toujours ça de gagné sur mes tris.

Nous sommes rentrés dans un premier magasin et, Bandido et moi, on l'a sagement attendue en la regardant se regarder dans le miroir, de face, de profil, de dos, de profil encore, hésiter, s'en confier à la vendeuse, l'écouter la rassurer, hésiter quand même, en essayer une autre, réessayer la première. Tout se passait très bien jusqu'à ce que, arrivée à la caisse, elle se mette en tête de me faire essayer un blouson jaune. Ça ne servait à rien de lui résister, alors j'ai obéi, et, comme il fallait s'y attendre, c'était sacrément moche.

– Mon petit poussin chéri, a-t-elle fait sans sourire, en passant à la caisse. Je savais déjà que je ne le mettrais jamais.

Au retour, nous avons croisé M. Cailloux dans le hall de l'immeuble.

– Bonjour, a-t-il fait. Vous ne partez pas cet été ?

– Non, nous restons à Paris. Pas de Dinard cette année.

D'habitude, on allait dans la maison où mon père avait grandi. Une petite maison qui donnait sur la plage. On y retrouvait les voisins, les copains. On n'aurait jamais eu l'idée d'aller ailleurs.

– Et vous ?

– Je pense aller voir ma fille à Londres.

Je savais de lui qu'il avait en effet une fille qui vivait à Londres, qu'il commandait des capsules de café, qu'il avait pris sa retraite cette année, qu'il faisait partie d'un club de bridge. Et aussi, je venais de l'apprendre, qu'il portait un postiche. Il n'en était pas satisfait, il ne tenait pas aussi bien sur sa tête que les modèles précédents. La société Du vent dans les cheveux avait bien enregistré sa lettre de réclamation et lui proposait vingt pour cent de remise sur les shampoings en guise de dédommagement.

– Tiens, vous avez changé de coiffure, a observé ma mère.

Je me suis mordu la lèvre.

– Ça vous va très bien.

– Euh, merci, a-t-il répondu.

J'ai imaginé M. Cailloux de retour chez lui, se regardant dans le miroir de sa salle de bains, se demandant si ma mère avait été sincère ou si elle faisait partie de ces femmes qui mentent pour se faire aimer du monde entier, même de gens dont elles se foutent royalement. Moi non plus, je n'aurais pas su dire.

chapitre 5

Un peu avant dix heures, j'ai pris l'escalier de service. J'entendais la gardienne passer l'aspirateur en haut dans les étages. J'ai entrebâillé la porte du hall en me plaquant contre le mur, comme on voit faire dans les films policiers. Personne. De là où j'étais, je pouvais voir que le facteur n'était pas encore passé, alors j'ai attendu.

Là-haut, une porte s'est ouverte. L'aspirateur s'est tu.

– Bonjour, monsieur Cailloux, j'ai entendu.

– Euh... bonjour.

– On dirait que le soleil est revenu.

– Oui, c'est vrai, a-t-il répondu sans conviction.

Je l'imaginai, regrettant d'avoir ouvert à ce moment-là. Il n'avait pas dû entendre l'aspirateur.

– Votre fille se plaît toujours à Londres ?

– Oui, beaucoup.

Quoi ? Mais enfin, pas du tout ! Dans sa dernière lettre, elle se plaignait de la pluie, de la difficulté de trouver du camembert, de je ne sais plus quoi encore.

– Elle voit la reine, des fois ?

– Oui, enfin, non. Excusez-moi, j'ai oublié un papier à l'intérieur. Je dois revenir chez moi. Bonne journée, madame Dupré.

La porte s'est refermée, le bruit de l'aspirateur a repris.

Deux secondes plus tard, le bip a retenti et le facteur est entré, poussant son chariot. J'ai admiré ses gestes précis pour lancer les enveloppes dans les fentes. Il connaissait nos noms sur les boîtes par cœur. Comme d'habitude, Cailloux a été le mieux servi. Une lettre officielle, peut-être d'une préfecture ou d'un ministère, un épais magazine qui a eu du mal à rentrer et une carte postale.

Une fois le facteur reparti, j'ai foncé. La gardienne était déjà au premier. La carte venait de Cabourg. L'image représentait un grand hôtel où « Proust aimait tant séjourner, et qui fut son havre de paix » disait la légende. « *Tu as le salut de Marcel* », était-il écrit au dos.

J'ai glissé la main dans la boîte de Perruche et, du bout des doigts, j'ai sorti l'enveloppe blanche qu'il m'avait semblé apercevoir de loin. Était-ce enfin les nouvelles qu'elle attendait ? Mais non, c'était une lettre de la Caisse primaire d'assurance maladie.

La pauvre, toujours rien. Je l'aimais bien, Perruche. Elle habitait déjà là quand on est arrivés dans cet immeuble petit comme une maison. Deux appartements par étage, huit au total. On se connaissait tous.

J'ai visité la boîte suivante, celle de Mme Ballatori, qui élève seule son petit garçon. Une femme très classique, toujours en tailleur, et qui avait en permanence l'air contrarié.

J'ai tiré une enveloppe avec l'adresse écrite à la main, les seules qui m'intéressaient. J'ai à peine eu le temps de la glisser dans ma poche que la gardienne revenait, tirant son aspirateur en soufflant.

– Bonjour madame !

– Bonjour, peti...

Le reste s'est perdu dans un soupir.

De retour dans ma chambre, j'ai ouvert la lettre.

Madame,

Suite à votre demande du 30 juin dernier, nous sommes heureux de vous adresser notre devis pour des volets roulants. Équipés d'un système anti-arrachement, ces modèles...

Je l'ai glissée sous mon lit, avec les autres lettres. Depuis le temps que je faisais ça, six mois au moins, ça devait faire un bon paquet.

Pour me changer les idées, j'ai joué aux fléchettes contre ma porte. Comme d'habitude, elles ne s'enfonçaient pas bien dans la cible. Déséquilibrées par le poids du manche, elles retombaient sur la moquette. Ça m'énervait, alors j'ai pris la position du fakir sur mon lit et j'ai essayé de respirer le plus doucement possible pour ne pas réveiller mon chagrin. Je le sentais pas loin.

chapitre 6

De là où j'étais, je comptais une vingtaine d'ouvriers. Il me semblait distinguer une hiérarchie entre ceux qui portaient un gilet jaune et ceux qui portaient des casques blancs. Deux hommes en costume ont traversé le terrain. À leur mine soucieuse, ils n'avaient pas l'air d'apprécier le boulot déjà accompli. Pourtant, avais-je envie de leur crier de là-haut, ça s'activait dur. Enfin, plus que moi, c'est sûr.

– Allez Raph', faut que tu t'y remettes, là, me suis-je murmuré à moi-même.

Bandido a poussé un grognement que j'ai pris pour un encouragement.

Allez, j'allais attaquer ma petite commode. Deux tiroirs, ce serait vite fait. Mais, à ma grande surprise, j'y ai retrouvé quantité de choses sans valeur mais pas sans souvenirs, comme mon premier magnétophone, sur lequel j'écoutais *Les Trois Petits Cochons*. « Je vais m'enfler, je vais souffler et la maison va s'effondrer », menaçait le loup quand j'eus appuyé sur le gros bouton. J'ai aussi retrouvé mon flipper miniature. Le jour où je l'avais démonté et que j'avais touché la bille jusque-là inaccessible, ça avait été fini. Je n'y avais plus jamais joué. Comme si j'en avais fait le tour.

Comment jeter tout ça ? Tout ça qui était moi. Pas moi de maintenant, mais moi quand même. Moi avec une autre tête.

Une autre tête, mais laquelle ? Des photos de moi trônaient dans la bibliothèque du salon. Une avait été prise pendant une balade à la montagne, je devais avoir six ou sept ans. Enfin, une balade, parlons d'une

croisade. Papa chantait *Un kilomètre à pied* pour nous donner du courage, mais c'était tout le contraire que ça produisait sur moi. En croisant toutes les familles heureuses pique-niquant, jouant au foot, se baignant dans les cascades, l'envie me prenait d'aller leur dire que j'avais besoin de nouveaux parents. Même qu'une petite heure, s'il vous plaît.

Sur une autre photo, on m'apercevait faisant le pitre derrière mon cousin, avec un filet à papillons et deux trous à la place des dents.

Il y avait aussi un portrait de moi en costume d'Iroquois. Je n'en gardais aucun souvenir, mais c'était bien moi qui étais là. J'ai regardé la date. J'avais neuf ans. Une belle époque. Ma maîtresse était Mme Deschamps, que j'adorais, et je ne pensais pas encore à des choses tristes et confuses comme aujourd'hui. Je pensais à quoi, d'ailleurs ? À me déguiser en Iroquois, visiblement. À construire des ponts dans les ruisseaux. À jouer au foot. À jouer tout court.

Comment la situation s'était-elle retournée ?

chapitre 7

C'était Bastien qui avait lancé l'idée. J'avais commencé par dire non, comme souvent quand je me vois proposer quelque chose à laquelle je ne m'attends pas, et puis j'ai dit d'accord, parce que je n'avais pas d'autres idées et que le temps nous manquait pour réfléchir. Il partait le lendemain pour un stage de tennis à la montagne. Louis nous a rejoints. Le pauvre. S'il y a un poteau au milieu du trottoir, il est pour lui ; un objet précieux à ne pas casser, encore pour lui ; une clé à ne pas perdre, toujours pour lui. Je rigole, mais je compatis.

Quand nous sommes arrivés en haut de la tour Eiffel, j'ai compris tout de suite que Bastien avait en fait eu une super idée. Les gens dans la rue étaient censés ressembler à des fourmis, mais non. Ils ressemblaient à des gens tout petits. Tous ces gens se croisaient sans rien savoir de leurs malheurs respectifs, j'ai pensé.

J'ai pensé aussi que ce panorama fascinant, les gens que j'aimais l'avaient aussi vu. Tout le monde est monté au moins une fois dans sa vie sur la tour Eiffel. Et pas seulement les gens que j'aimais, d'ailleurs, mais mes ancêtres. Mes arrière-grands-machins et mes arrière-arrière-grands-machins. Et mes arrière-arrière-arrière-grands-machins ?

Une autre question, insistante, est venue se greffer sur la première.

– Combien de personnes s'en étaient jetées, de cette tour, certaines de ne pas se rater ? j'ai demandé.

– Jetées ? Tu veux dire suicidées ? a fait Bastien à côté de moi.

C'était ce genre de questions qui me traversaient la tête en ce moment. C'était mon chagrin qui faisait ça.

– T'as de ces questions, a bougonné Louis.

– Mais tu as quoi, en ce moment ? a fait Bastien.

– Mais rien, j'ai la patate.

– La patate triste, alors !

La patate triste, oui.

– C'est sûr que tu ne fais pas la gueule ? a insisté Bastien.

– Mais non !

– Je t'assure, tu es bizarre.

– C'est vrai, a renchéri Bastien. T'as pas la joie. T'es carrément sinistre, même.

Ça se voyait donc tant que ça ? J'essayais pourtant de prendre sur moi. C'était difficile, mais je voulais croire que mes efforts allaient finir par déboucher sur quelque chose de chouette. La disparition subite et définitive de mon chagrin, par exemple.

Je rentrais lentement à pied, la tête pleine de mes réflexions, quand j'ai senti une voiture ralentir à ma hauteur. La vitre s'est baissée. C'était Cailloux.

– Tu veux que je te ramène ?

J'ai bégayé quelque chose qu'il a dû prendre pour un oui, car il a ouvert la portière.

L'odeur qui régnait à l'intérieur était très différente de celle de la voiture de mes parents. Un mélange de tabac froid et de pain frais.

Le siège du passager était reculé très en arrière. Mes jambes m'ont paru très courtes. Sous cet angle, le postiche de M. Cailloux se voyait vraiment. Je comprenais qu'il ne soit pas content.

– Excuse-moi, il faut que j'aille chercher des cigarettes, a-t-il fait en pilant devant le bureau de tabac.

La portière a claqué et le silence s'est fait. J'ai voulu en profiter pour rapprocher mon siège, mais je n'ai pas trouvé la manette. Bon, finalement, je n'étais pas si mal. J'ai regardé sur la banquette arrière : un sac de courses d'où dépassaient du pain, du papier toilette à la lavande, une grande boîte de chocolats (ça allait pour lui) et, posés sur le tableau de bord, un CD et une carte postale. J'ai reconnu celle qui venait de Cabourg. Que faisait-elle dans sa voiture ? Je n'ai pas eu le temps de réfléchir plus longtemps qu'il remontait dans la voiture. J'ai cherché quelque chose à dire. J'ai songé à une phrase comme : vous connaissez Cabourg ?

Mais il n'en était pas question. Alors, à la place, j'ai dit :

– C'est beau comme nom, Léonard de Vinci.

Ce matin, une grue avait été livrée sur le chantier. Un groupe de badauds s'était formé et nous avions assisté, eux d'en bas, moi d'en haut, à son installation. La base avait été lestée par des blocs de béton avant que le mât ne soit progressivement assemblé, les éléments posés les uns sur les autres, la cabine d'ascenseur en dernier. Un ouvrier barbu s'était frotté les mains avant de pénétrer à l'intérieur et de s'élever lentement dans les airs comme s'il partait vers la lune. J'avais eu envie d'applaudir.

– Tu veux parler de l'immeuble d'en face ?

– Oui, c'est ça.

– C'est vrai que c'est un beau nom pour un immeuble, a fait Cailloux en ralentissant devant chez nous.

– Je peux descendre ici ?

Je n'avais pas envie de passer par le parking.

– Bien sûr.

– Merci, monsieur.

– C'était même un sacré bonhomme, ce Léonard ! m'a-t-il lancé en baissant sa vitre alors que je poussais la porte.

C'était qui, au fond, Léonard de Vinci ? Il avait peint *La Joconde*, et puis quoi encore ? C'était quoi son surnom quand il était petit ? avait-il des phobies ? des rêves inassouvis ? des petites amies ? je me demandais tout en glissant la main à l'intérieur des boîtes.

Une fois dans ma chambre, j'ai ouvert mon *Petit Larousse illustré : Artiste et savant italien (1452-1519), Léonard de Vinci est la figure même du peintre visionnaire. Passionné de technique, il fut un inventeur trop en avance sur son temps pour que ses projets soient réalisés.*

Pauvre homme. Est-il pire souffrance, pire solitude, pire tracas, quand on n'est pas coureur olympique, que d'être en avance sur les autres ? J'ai voulu refermer le livre, mais il s'est rouvert à la lettre H. H comme hippocampe. J'ai ressenti le même étonnement devant ces *poissons à nageoires rayonnées que l'on trouve dans les eaux tempérées et tropicales partout dans le monde*. La même frustration devant cette bien pâle définition. N'y avait-il donc rien d'autre à dire sur ces créatures fantastiques dont la tête, l'encolure, étaient celles d'un cheval, et la partie du bas celle d'un animal marin ? Sur cette difficulté à vivre quand on se sent sur une frontière ? Partagé entre deux univers tout aussi merveilleux ? Tout aussi inquiétants ?

Le reste de la journée et de la semaine est passé sans rien de particulier. Je commençais mes rangements et, très vite, je m'arrêtais. Il y avait toujours quelque chose de plus intéressant à faire. Enfin, de moins ennuyeux, comme de regarder la télé, faire un tour à vélo, attendre le retour de mes parents le soir. J'avais du mal à croire que j'allais rester là tout l'été, et pourtant c'était vrai. Mais bon, un quart des enfants ne partent pas en vacances. Je n'étais pas non plus un cas exceptionnel.

chapitre 8

J'ai retenu un cri en fouillant sa boîte. Perruche avait enfin reçu une lettre ! Mais, au poids de l'enveloppe, à la position du timbre de travers, à l'écriture brouillonne (le Bernadette avait perdu un t et le Perruche un r), j'ai tout de suite senti que ça ne serait pas une bonne nouvelle. Et la suite ne m'a pas donné tort.

Bernadette,

Je dois bien te le dire, mais, entre nous deux, je te le répète et te le re-répète, je ne vois aucun avenir possible. Nous avons passé de merveilleux moments, mais je ne viendrai pas le mois prochain.

S'il te plaît, prends en compte ce que je te dis. J'ai l'impression de parler dans le vide.

Adeus,

Ronaldo Cantacuzène

Avant centre de l'équipe du Brésil

« Avant centre de l'équipe du Brésil », pourquoi l'écrire, tout le monde le savait.

Où Perruche avait rencontré son orgueilleux Ronaldo – un des joueurs de foot préférés de papa et moi, toujours là où on ne l'attendait pas – restait un mystère pour moi. Sur les gradins, parmi les banderoles et les sifflets ? J'en doutais. Elle était plutôt du genre géraniums au balcon, concerts de harpe,

petits anges en plâtre, Perruche. J'ai l'air de plaisanter, mais pas du tout. Je connais son appartement pour y avoir arrosé ses plantes quand maman était trop fatiguée pour y aller. Et aussi la fois où elle m'avait demandé de venir l'aider à rattraper un truc qui s'était envolé de l'étendage sur son balcon. Il fallait une petite main pour le décoincer de derrière la gouttière.

Mais que son Ronaldo n'était pas amoureux, ça, c'était clair depuis le début.

Cailloux aussi avait reçu une lettre. Je l'ai ouverte.

Cher monsieur,

Nous sommes ravis d'accuser réception de votre nouvelle commande de complément capillaire en cheveux véritables. Nous avons bien noté que vous la désiriez dans une tonalité plus claire. Nous vous félicitons pour votre choix. Cette blondeur, qui évoque le foin coupé un soir d'été, confère à tout homme raffiné une note des plus élégantes.

Pouvez-vous nous confirmer que c'est bien la taille 53 qui vous conviendrait ?

Comme à notre habitude, nous vous assurons un envoi discret dans les meilleurs délais.

Avec nos plus respectables salutations,

Du vent dans les cheveux : la marque de l'homme élégant vu sous tous ses angles.

Ça alors ! Il s'en était acheté une autre. À quoi pouvait être dû ce revirement, je me le demandais bien.

Quand j'ai voulu glisser les deux lettres sous mon lit, ça a coincé tellement il y en avait. J'ai décidé de mettre un peu d'ordre là-dessous. Ma main est tombée sur la toute première lettre, celle qui avait tout déclenché. Elle était arrivée dans notre boîte par erreur, je l'avais réalisé dans

l'ascenseur. Elle était destinée non pas à mes parents comme je le croyais, mais à Perruche. Avec le temps, je ne sais toujours pas ce qui m'avait pris de ne pas redescendre pour la glisser dans sa boîte. Un vague ennui ? Quelque chose de plus profond ? Le fait est qu'en arrivant dans ma chambre, je l'avais ouverte.

Les chagrins, pour les éloigner, il suffit de faire ce dont on a parlé la dernière fois.

C'était tout. J'avais lu et relu ces mots sans les comprendre. Mais ils m'avaient fait un tel effet que, dès le lendemain et tous les jours d'après, j'avais espéré une suite, une explication, une clé. Ne les voyant pas venir, j'avais par dépit, par défi, fouillé la boîte voisine, puis la voisine de la voisine, puis finalement celles de tout l'immeuble. Assez rapidement, j'avais constaté que peu de gens – comme partout ailleurs, sans doute – recevaient des lettres personnelles.

En fait, trois personnes.

Mlle Perruche, premier étage.

Mme Ballatori, quatrième étage.

M. Cailloux, quatrième étage.

Les autres ne recevaient que des lettres de leur banque et des impôts. Le genre de lettres qu'on ouvrait en râlant, sans en attendre de considérations sur les chagrins et leur disparition.

J'ai entendu ma mère m'appeler.

– Tu veux bien venir m'aider ?

– Pour quoi faire ?

– À porter quelques cartons.

– Quels cartons ?

– Mes cartons à dessins. C'est trop lourd.

Le métier de ma mère, c'est de réaliser des portraits pendant les procès qui sont ensuite publiés dans les journaux ou à la télé, aux infos. La loi interdit que les débats soient pris en photo.

– Pour quoi faire ?

– Raph' !

– Là, maintenant ?

– Oui, là, maintenant, tout de suite, immédiatement !

Malgré mes suppliques, prétextant le retard *irratrapable* qu'elle me faisait prendre par sa seule faute sur mes propres rangements, elle n'a pas changé d'avis. Elle voulait à tout prix faire de la place dans l'appartement, et sans attendre. J'ai passé une heure à transporter des cartons de la chambre au cagibi, en en faisant tomber la moitié. Je n'y peux rien. Comme pour Louis, la maladresse est une seconde nature chez moi, ma mère me le répète assez. Mais, du courage, j'en ai. Alors, sans râler, j'ai porté, lâché, ramassé, re-ramassé.

– Tu en as de la force, a-t-elle fait à la fin en m'ébouriffant les cheveux.

J'ai souri, mais j'ai eu du mal.

chapitre 9

Bandido a ouvert les yeux en même temps que moi. En titubant, il a regardé autour de lui. Oui, c'était bien moi qui étais là. Et c'était bien la même chambre, méconnaissable depuis que j'avais entrepris ces fichus rangements. La veille, j'avais terminé la moitié gauche de mon armoire. J'allais marquer une pause pour la journée. J'ai allumé la télé.

L'histoire d'une femelle gorille, Koko, à qui son soigneur avait enseigné la langue des signes commençait. Ça se passait en Californie. Des images la montraient bébé apprenant le mot *want*, le mot *eat*, le mot *love*. Devenue adulte, elle maniait couramment plus de cinq cents signes.

Un matin, Koko avait signé à son soigneur, sans préambule :

« Ça ne va pas.

Mais qu'y a-t-il ? lui avait-il demandé, déconcerté.

Je suis triste.

Mais pourquoi tu es triste ?

Je ne sais pas. »

Passée la stupéfaction, racontait le soigneur, les animaux n'étant pas doués d'émotions, heureuses ou malheureuses, il avait entrepris de poser à Koko une série de questions :

« Tu as mal quelque part ?

Tu as froid ?

Tu as chaud ?

Tu as faim ? Tu as soif ?

Tu veux quelque chose ? »

Chaque fois, Koko avait fait non de la tête.

Peu de temps après, elle avait retrouvé sa joie de vivre. Les scientifiques ne savaient toujours pas ce qui lui était passé par la tête, et ce n'était pas demain la veille qu'ils le sauraient. Car, toujours d'après le soigneur, si on voulait approfondir le monde sensible des animaux, on serait toujours confronté au problème de la différence. En effet, quelle personne pouvait *vraiment* comprendre le chagrin d'un singe quand ses préoccupations principales étaient de décider pour qui voter, où partir en vacances, aller chercher son enfant à temps à l'école. Ça m'a paru très vrai.

Mon ventre a grogné. En attendant que mes pâtes cuisent, j'ai regardé par la fenêtre.

Les ouvriers s'activaient en silence. Quelles questions m'aurait posées mon soigneur à moi ?

« Tu as un chagrin d'amour ?

Tu n'aimes plus aller à l'école ?

Quelqu'un est méchant avec toi ?

Tes parents ne t'aiment plus ?

Tu n'aimes plus tes parents ?

Tu veux quelque chose ? »

Chaque fois, j'aurais fait non de la tête.

C'était une triste réalité, mais mon chagrin à moi, il était temps de l'admettre, ne faisait qu'empirer. Il me pressait la poitrine au réveil et restait accroché toute la journée, se servant de n'importe quoi pour entrer dans ma tête. Il se faufilait entre les feuilles avec le vent, il se cachait au fond du paquet de gâteaux, il m'attendait le soir sous mon oreiller.

À force de rester là sans bouger, une couche de buée a recouvert la vitre. J'aurais pu y tracer quelque chose, une tête de mort, une formule secrète, mais je l'ai laissée comme ça. Cela ne m'amuse plus de jouer avec comme

quand j'étais enfant. De même que je n'aime plus embrasser mon père et ma mère, que je ne cours plus sur le chemin de l'école, que je n'ai plus peur des clowns au cirque, où je ne vais de toute façon plus. Était-ce cela la cause de mon chagrin ? Grandir ? J'ai essayé de m'en persuader quelques secondes, les yeux rivés sur la baraque des toilettes. Quelqu'un en est sorti, un autre ouvrier a pris sa place et les deux hommes se sont tapé dans la main. Ce geste de rien m'a fait du bien. J'ai repris mes rangements. Je n'allais pas non plus y passer l'été.

Mes parents sont rentrés, j'y étais toujours. Il faut dire que j'avais beaucoup de mal à jeter. En particulier les vêtements. Et notamment ce pull rouge aux motifs de rennes que je portais la fois où j'ai passé ma première étoile. Et ce blouson en cuir dont ma mère disait qu'il m'était trop petit, mais c'était justement ça qui me plaisait chez lui.

Finalement, j'ai compté trois jeans, dix pulls, quinze tee-shirts. Trop petits, trop moches, pas à moi, que j'ai mis dans des grands sacs-poubelle. Et, puisque j'y étais, j'ai rajouté mon déguisement de mousquetaire. J'ai traîné le tout devant ma porte. J'ai hésité à l'enjamber ou à sauter par-dessus en prenant mon élan comme un champion de saut de haies. J'ai enjambé.

– Tiens, te voilà, toi ? a fait maman en me voyant arriver dans la cuisine. On passe à table.

Papa a déplié sa serviette en chantonnant. Maman a raconté sa journée. Elle travaillait sur un procès dont on parlait beaucoup en ce moment. Un homme politique accusé de trucs dégueulasses avec des femmes, des prostituées.

– Ce qui est fou, c'est de voir comme il est à l'aise malgré tout ce qui lui est reproché, a-t-elle fait.

– Ah oui ? s'est étonné papa.

– Il envoie des SMS, il joue avec sa montre. On l’a même vu rire à un moment, pendant que les juges parlaient.

– Il est facile à dessiner ?

– Très. De gros sourcils, un gros bide. Une collègue l’a représenté en slip, avec des poils qui dépassaient.

Papa a rigolé.

– À la fin du procès, deux prostituées sont venues me voir. Elles voulaient un croquis, en souvenir. Alors je les ai dessinées l’une à côté de l’autre, parce qu’elles avaient partagé cette épreuve ensemble. C’est une trace de leur passage à la barre, et c’est important pour elles, pour se reconstruire.

– Tu as bien fait, ma chérie, a commenté papa en lui caressant la main.

Puis, il s’est tourné vers moi.

– Ça va, tu t’en sors ? Tu as bientôt fini de vider ta chambre ?

– Oui.

– Oui ou oui-oui ?

J’ai marqué un temps.

– Globalement oui.

– Parfait. Je compte sur toi pour tout apporter chez Emmaüs, quand tu auras terminé.

– Très bien, j’ai fait, en me demandant si ce jour finirait par arriver.

– Tu verras comme ça va te changer la vie d’avoir une chambre débarrassée. Elle va te sembler tellement plus grande.

– Si tu le dis.

Un silence est passé.

– Qu’est-ce que tu as en ce moment, Raph’ ? a fait papa. Il faut tout le temps te tirer les vers du nez. Tu ne parles plus.

– Ben si, la preuve, là, je parle.

« Patience », se sont dit papa et maman en se regardant.

Heureusement, il a été l'heure du match. Ronaldo jouait ce soir-là. Papa et moi, on s'est installés, confort, devant la télé, et maman est partie se coucher.

Enfin, c'est ce que je croyais. Dix minutes après, elle est revenue, mon blouson en cuir à la main.

– On est d'accord que tu vas le jeter ?

Comme si j'allais jeter mon blouson préféré.

– Maman, on regarde le foot !

– Raph', s'il te plaît. Je t'ai acheté un magnifique blouson jaune que tu ne mets jamais. Je peux savoir pourquoi ?

– Maman, ce n'est pas le moment, là.

chapitre 10

Je venais d'ouvrir un nouveau sac-poubelle pour y mettre mes vieux jouets quand on a sonné à l'interphone.

– Alors, tu viens ? m'a demandé la voix de Bastien.

Ça alors, il était déjà rentré de son stage de tennis ? Je n'avais pas vu la semaine passer.

– Viens où ?

– Tu n'as pas eu mes messages ?

J'avais éteint mon portable.

– Ben non.

– On va chez ma cousine, elle a une piscine.

– Pas envie.

– Déconne pas. On est venus te chercher exprès avec ma mère.

– Mais je n'ai rien demandé !

– On est garés juste en bas.

– Je ne peux pas, j'ai des trucs à faire.

– Quels trucs ?

Mon regard a glissé sur le sac-poubelle, mon placard ouvert, mes jouets éparpillés.

– Rien d'important, je prends mon maillot et j'arrive.

J'ai appelé ma mère et j'ai entendu sonner dans le salon. Elle avait oublié son portable. Du coup, j'ai fait le numéro du bureau et j'ai demandé à parler à Mme Fayolle.

– Tu veux parler à ta maman ? a fait la femme au standard.

À ma mère ou à ma maman ? Il y avait une différence, mais où ?

Elle a répété sa question.

– Oui, c’est ça. À ma mère.

Bastien m’attendait dans le hall. À ma grande surprise, étant donné l’heure, le facteur était passé. Et bien passé, même, certaines boîtes débordaient. Je n’avais jamais vu ça. Mais à cause de Bastien je n’ai rien pu faire. Dans la voiture, j’ai essayé de penser à une solution pour pouvoir quand même prendre le courrier, mais il n’y en avait pas. C’était horrible. Quand nous sommes arrivés au périph’, sa mère a mis la radio à fond et ça m’a permis de penser à autre chose. On se serait cru sur la route des vacances. Avec la mère de Bastien, c’est tout le temps comme ça. L’impression que tout peut arriver, et surtout le meilleur. Peut-être parce qu’elle est comédienne. Pourtant, elle ne joue que des rôles de femmes en toge qui pleurent leur père ou leur mari, de mères qui tuent leurs enfants, des tragédies grecques. Du coup, Bastien ne veut plus aller la voir. Son père, lui, est guitariste dans un groupe de rock. Je l’envie d’avoir des parents comme ça. C’est une pensée d’enfant de croire que c’est toujours mieux chez les autres, m’avait répondu Bastien quand je le lui avais dit. C’est peut-être vrai, au fond.

À la sortie du périph, on s’est engagés sur une route bordée d’arbres avant de s’arrêter devant une maison blanche aux balcons fleuris, une maison qui respirait le propre, les parents toujours d’accord, les enfants toujours premiers en classe.

Sa cousine, je l’ai trouvée plutôt sympa. Plutôt jolie. Mais c’était surtout sa piscine qui était hallucinante. Grande, verte, on l’aurait crue à la menthe.

Bastien et moi, on est partis se changer. Comme je m’y attendais, la salle de bains était immaculée.

J'ai laissé la cousine entrer dans l'eau la première. Ses seins pointaient sous son maillot. Elle nageait avec des gestes gracieux, sans m'asperger en arrivant à mon niveau. Après chaque longueur, elle plongeait la tête en arrière pour lisser ses cheveux et repartait. Bastien l'observait lui aussi, du bord de la piscine. Soudain, il s'est levé et a fait la bombe en criant : « À l'abordage ! »

Et puis, Bastien a eu faim. Sa cousine a eu faim. J'ai eu faim. Alors on est allés dans la cuisine, on a tout sorti sur la table du jardin et on s'est gavés de tartines en cherchant lequel de nous trois imitait le mieux la grenouille.

chapitre 11

Avoir un chagrin, c'est quoi ?

C'est faire semblant de sourire sans en avoir envie.

C'est ne pas vouloir rester seul et ne pas vouloir être avec les autres.

C'est manger son truc préféré et ne lui trouver aucun goût.

C'est apprendre à la radio que l'on passe vingt-quatre ans de sa vie dans son lit et trouver que c'est une bonne nouvelle.

C'est ne pas écouter ou mal, comprendre après tout le monde.

C'est jouer à cache-cache sans savoir ce qu'on cherche.

C'est quoi encore ?...

C'est vouloir dire quelque chose sans savoir ni quoi, ni à qui. Un peu comme Koko la gorille qui, elle non plus, n'avait pas eu les mots pour dire son chagrin. À croire que nous n'étions, humains et animaux, pas si différents. Mais le truc, c'est que mon chagrin à moi il n'allait pas se faire la malle tout seul. Ça durait depuis trop longtemps, maintenant. Pour qu'il s'en aille je devais en trouver l'origine. Cela m'a paru tout à coup une évidence.

J'ai regardé l'heure à mon réveil. Neuf heures cinquante-cinq ! J'ai enfilé mon jean en vitesse. Je devais descendre avant que les voisins, M. Cailloux en tête, ne viennent prendre leur courrier.

En arrivant dans le hall, j'ai vu que le facteur était encore là. De derrière mon pilier, j'ai regardé les boîtes gober les dernières lettres ; puis il a refermé son chariot et il est reparti.

J'allais m'approcher quand la porte cochère s'est rouverte et une dame est entrée. Elle marchait vite, ses talons claquaient sur le carrelage. Le genre prof de lycée à râler contre les élèves, les collègues, le système. Elle a rapidement regardé les noms sur les boîtes, et s'est tournée vers moi.

– C'est où, la visite ?

– La visite ?

– Oui, pour l'appartement à louer.

Quel appartement à louer ? Il y a eu comme un blanc dans ma tête avant que je me souvienne que les Colin, qui habitaient à notre étage, avaient déménagé.

– Le... le troisième.

– Merci, jeune homme.

J'ai attendu une suite, mais elle n'est pas venue. La femme appuyait déjà sur le bouton de l'ascenseur et elle est montée.

J'ai poussé un soupir et glissé la main dans la boîte de Perruche. J'ai reconnu aussitôt l'écriture sur l'enveloppe. C'était Ronaldo. J'ai dû réfréner mon impatience pour attendre d'être dans ma chambre avant de la lire.

Bernadette,

Sur quel ton faut-il que je te le dise ? C'est à croire que tu ne lis jamais mes lettres. Pour la dernière fois, arrête de me parler de ce week-end à Venise. Non seulement je n'en ai aucune envie, mais j'ai en plus une série de matchs difficiles et je dois y consacrer mon énergie.

Notre histoire a duré trois nuits et, crois-moi, pour un footballeur, ce n'est pas si mal. Quand je vois mes collègues, tu peux même t'estimer sacrément chanceuse.

Un jour, tu rencontreras un homme chouette qui saura te renvoyer la balle.

Adeus,

Ronaldo Cantacuzène

Avant centre de l'équipe du Brésil

Quoi ! pas un mot, pas une explication sur son match calamiteux ! En Ligue des champions, en plus. Alors que tout était bien parti (2-0 pour le Brésil), il avait marqué à la trentième minute un but incompréhensible contre son équipe et avait quitté le terrain sous les huées. Papa et moi, on n'en était pas revenus. Il nous avait fallu qui une deuxième bière, qui un deuxième Esquimau pour nous remettre.

On a sonné. J'ai glissé la lettre sous mon lit avant d'aller ouvrir. C'était Mme Ballatori, du quatrième. Une femme qui connaissait visiblement des difficultés à payer ses factures à voir le nombre de lettres d'huissiers qu'elle recevait. Sa maison était bien rangée pourtant, son frigo plein, son petit garçon bien habillé. Elle n'avait pas l'air dans le besoin.

– Tu serais d'accord pour venir garder Gontran pendant que je fais mes courses ?

– Euh...

– Je te paye, bien sûr.

J'ai dit oui sans hésiter. Ça me rembourserait le prix des fleurs pour l'anniversaire de ma mère.

En me voyant arriver, comme chaque fois, Gontran m'a fait la tête, puis la fête. On a sorti sa ville en Lego avec ses gares et ses trains. On y a joué un moment, puis nous sommes partis nous promener. Arrivés dans le parc, nous avons mangé une glace, assis sur un banc. Ses petites jambes pendaient dans le vide. On faisait face à une souche d'arbre qui, à force de la regarder, s'est mise à prendre une drôle de forme.

– Elle te fait penser à quoi, toi ? je lui ai demandé.

– À un éléphant.

– Moi aussi. Tiens, que sais-tu des éléphants, Gontran ?

– Ils sont gros.

– Et puis ?

– Ils sont gris.

– Et puis ?

– C’est tout.

– Tu ne sais pas qu’ils sont capables d’envoyer des messages à leurs copains ?

– C’est vrai ?

– Bien sûr que c’est vrai. Ils émettent des sons très graves, beaucoup plus graves que ce que nos oreilles à nous, les humains, peuvent entendre.

– Et ils disent quoi ?

– Je ne sais pas. Rendez-vous ce soir au troisième baobab, peut-être.

– Je veux voir maman.

– Il veut peut-être dire ça aussi.

– Je veux voir maman.

– Ou papa. Comme toi, les éléphants ont une maman *et* un papa.

– Je veux voir maman !

Son visage a pris une drôle d’expression.

– Tu veux dire que tu veux voir ta maman à toi ?

De grosses larmes coulaient sur ses joues.

– On va rentrer, alors.

Il s’est aussitôt calmé.

Sur le chemin du retour, sa main serrée dans la mienne, je lui ai appris à bien regarder avant de traverser, pour s’assurer qu’on avait le temps de passer, à attendre longtemps s’il fallait, qu’il y avait toujours un moment où enfin il n’y avait plus de danger, où le danger, comme le chagrin, n’était plus qu’un lointain souvenir.

De retour chez moi, les boîtes aux lettres étaient vides et silencieuses, la maison était vide et silencieuse, le chantier était vide et silencieux. J'ai allumé la télé. Une émission sur les chevaux sibériens commençait. Mais pas que sur les chevaux. Sur la vie de ces peuples qui vivent au-delà de l'Oural. L'habitat traditionnel, les mariages entre tribus, le yaourt, les plantes hallucinogènes. Ça me parlait. J'avais des visions de moi là-bas avec ce grand turban sur la tête, chevauchant ces plaines arides, pacifiant les tribus ennemies.

Ou plus vraisemblablement mariée de force à treize ans, attendant mon mari de retour de la chasse. Moi, à cet âge-là, je n'avais même pas mes règles.

chapitre 12

Oh là là, quel choc ! Je ne m’y attendais pas du tout. J’étais persuadée que le hall était vide quand la gardienne a jailli de derrière la grosse plante, son chiffon à la main.

– Tiens, tu es là.

– Oui, bon... bonjour, madame.

– Tu ne pars pas en vacances cette année, m’a dit ta maman. À cause du bébé.

– Oui, c’est comme ça, j’ai répondu sur un ton plus triste que je n’aurais voulu.

– Tu n’es pas contente d’avoir un petit frère ou une petite sœur ?

– Si, si, très ravie.

Ne trouvant rien d’autre à dire, j’ai continué bêtement mon chemin comme si c’était prévu. Elle est sortie derrière moi et m’a suivie des yeux pendant que je remontais le trottoir du mauvais côté, celui qui ne mène qu’à la mauvaise boulangerie où nous n’allons jamais. Le pain avait un goût de poussière. J’ai poussé la porte.

– Bonjour, petit.

Comme d’habitude, je n’ai rien dit. J’ai attendu.

– Pardon, petite. Qu’est-ce que je te sers ?

J’ai regardé autour de moi.

– Vous avez des éclairs aux cornichons ?

– Pardon ?

– Bon ben, tant pis. Au revoir.

En rentrant, j'ai regardé vers les boîtes. Une nouvelle lettre dépassait de celle de Perruche. J'ai glissé la main. Bingo ! Ronaldo. Si vite après la précédente ? Était-ce pour lui annoncer à elle qu'il rejoignait Manchester ? On ne parlait plus que de ça à la télé. Le club lui avait fait une offre inespérée étant donné son dernier match lamentable.

Cette fois, je n'ai pas attendu d'être là-haut pour la lire.

Bernadette,

Mais enfin, pourquoi insistes-tu autant ? À croire que je m'exprime mal. Je vis peut-être au Brésil, mais je suis français. Je connais le sens des mots.

Entre nous, c'est fini. Fini, fini, fini. Ne cherche pas à me revoir. J'espère que, cette fois, tu comprendras. Cette lettre est la dernière.

Adeus,

Ronaldo Cantacuzène

Arrière droit du club de Manchester

« Arrière droit du club de Manchester ». J'intégrais cette nouvelle incroyable quand la porte de l'ascenseur s'est ouverte et Perruche, justement elle, est apparue.

J'ai juste eu le temps de glisser la lettre dans la poche de mon jean.

– Bon... bonjour, j'ai fait.

– ... jour.

Elle s'est approchée de sa boîte en traînant des pieds. Je l'ai vue l'ouvrir et la refermer d'un air découragé. Elle s'est tournée vers moi. Ses cheveux étaient gras, son jogging était moche, ses baskets pourries.

– Tu es en vacances ?

– Oui.

– Tu en as de la chance.

– Oui.

– Tu peux faire ce que tu veux.

– Oui.

– Lire, par exemple.

– Oui.

– Tu aimes lire ?

Ça dépend quoi. Des lettres, parfois.

– Pas tellement.

– C’est dommage. On n’est jamais seul quand on lit, jamais malheureux.

Et sur cette remarque sinistre, mais au fond si juste, elle est remontée dans l’ascenseur. Je m’apprêtais à y aller aussi, mais j’ai changé d’avis. Je n’avais pas envie de me retrouver seule chez moi, à ne pas avancer sur mes rangements. En fait, je ne faisais que déplacer des tas. Un tas là, un tas là, et inversement. Alors je suis allée chercher mon vélo et j’ai pédalé de toutes mes forces pour oublier la frayeur que m’avait faite Perruche, oublier mon incapacité à trier ma chambre, oublier cet interminable été à Paris. Vers Saint-Michel, j’ai ralenti. J’ai regardé des filles qui traversaient la place en riant, des garçons les siffler, elles leur faire un doigt.

– Qu’est-ce t’as à nous mater comme ça ? m’a fait l’une avec un piercing dans la joue.

– Rien, rien.

Je ne me reconnaissais pas dans ces filles-là. Pas plus que je me reconnaissais dans les filles de mon collègue. Ni dans les filles à la télé. Ni dans les filles des mangas, de Madonna, d’Émile Zola. Je ne faisais partie d’aucun de ces camps. En fait, je ne me reconnaissais dans aucune fille, mais je ne me reconnaissais pas tellement plus dans les garçons. Je ne me reconnaissais chez personne. Ou plutôt, je me reconnaissais chez tout le monde.

C'est arrivée à la maison que mon chagrin m'est violemment tombé dessus. Je l'avais vu arriver de loin comme le nuage de poussière à l'horizon dans les westerns, n'empêche, je ne le croyais pas si près. Je me suis allongée sur mon lit. Mais bon sang, d'où me venait-il ? Plus le temps passait, moins je comprenais. Je ne savais même pas dans quel sens chercher. La mort de mon grand-père qui avait paraît-il laissé un grand vide dans la famille ? Mais moi, je ne l'avais pas connu. Ces histoires de crise économique que ressassaient la radio et la télé ? Mais moi, je ne me sentais pas encore concernée. J'avais bien le temps.

Et même, en admettant que je trouve son origine, à mon chagrin, partirait-il réellement ? Et dans combien de temps ? Demain ? À la rentrée prochaine ? À ma majorité ? À la fin de mes études ? À la naissance de mes enfants si j'en avais ? À ma retraite ? Et s'il filait pour me laisser tranquille, serait-ce peu à peu ou subitement ? En plein jour ou en dormant ? L'été ou l'hiver ?

Petite, quand je demandais à ma mère de m'aider à faire mes lacets, mes devoirs, ouvrir un pot de confiture, elle me répondait : « Comment ferais-tu si tu étais sur une île déserte ? » Ben voilà, j'y étais. J'étais seule sur une île déserte.

chapitre 13

Même si elle m'intimidait beaucoup, j'ai toujours aimé visiter la chambre de mes parents quand ils n'étaient pas là.

Un objet en particulier m'attirait. Un objet que j'ai toujours connu, sur la commode. J'avais posé mille questions sur ce galet frais et doux qui tenait si bien dans la main. Je savais que les vagues l'avaient façonné pour lui donner cette forme d'œuf aplati. Je savais qu'il venait de Dinard. Je savais qu'il y en avait des millions comme lui et que si mon père ne l'avait pas pris dans sa main d'enfant, n'avait pas regardé son propre père en disant « je peux ? », il serait devenu à la longue, après des milliers d'années, un simple grain de sable. Je savais qu'un jour, il serait à moi.

Machinalement, je me suis mise à ouvrir les tiroirs de leurs tables de nuit. Qu'espérais-je y trouver ? Un revolver ? De l'argent ? Des choses qui me feraient rougir et partir en courant ? Non, bien sûr que non. Ce que je cherchais, c'était la cause de mon chagrin. Pourquoi y serait-elle ?

Pourquoi n'y serait-elle pas ?

Je dois dire que j'ai été plutôt déçue. Le tiroir de mon père contenait de l'aspirine et un vieux paquet de cigarettes. Celui de ma mère était à peine plus intéressant. Des photos anciennes de gens que je ne connaissais pas, un mot de papa daté au dos (23 septembre) qui disait : « *Je t'aimerai ma vie entière.* » Et un livre aussi. La porte d'entrée a claqué. J'ai juste eu le temps de glisser le livre sous mon pull et de sortir. Papa était là, au milieu du couloir.

– Ben, qu’est-ce que tu faisais dans notre chambre ?

– Rien, rien. Et toi, qu’est-ce que tu fais là ?

– J’ai oublié un papier, ce matin.

Mon portable a sonné dans ma chambre.

– Ah, j’y vais. Salut papa.

– Oui, salut ma fille, je suis pressé. À ce soir.

Une certaine Sarah cherchait à me joindre. Je n’ai pas décroché. Mon répondeur a fait bip. En écoutant le message, j’ai reconnu la cousine de Bastien. J’avais oublié qu’elle s’appelait comme ça. J’ai rappelé.

– Ça te dit, un tennis ? a-t-elle fait. On peut jouer au jardin du Luxembourg, j’ai une carte.

– Quand ça ?

– Aujourd’hui ?

Pourquoi pas ? C’était rare que je fasse ça, passer du temps seule à seule avec une fille. C’était même la première fois. Mais c’était pour jouer au tennis, alors on n’avait pas besoin de parler. Je ne trouve jamais rien à dire aux filles, contrairement aux garçons. Avec eux, c’était si simple. On se marrait ou on ne se marrait pas. Il n’y avait pas d’entre-deux.

– D’accord, j’ai fait.

– Super ! Attends, il faut que je regarde les horaires de train.

Je l’ai entendue farfouiller dans un tiroir, demander à sa mère, qui ne savait pas où ils étaient, me demander d’attendre, râler, ouvrir un nouveau tiroir, insister car il coïnçait, y arriver d’un coup sec, tout renverser, râler encore, me redemander d’attendre. Ça m’a étonnée, tout avait l’air si bien rangé, chez elle. Finalement, elle les a trouvés. Ils étaient dans sa poche. Elle les avait pris sur elle avant de m’appeler.

– Je peux être là à quatre heures.

– Parfait.

En attendant l'heure de partir, j'ai réussi à remplir deux sacs-poubelle. J'étais plutôt fière. Et puis j'ai filé à vélo, je n'habitais pas tout près.

J'avais tellement foncé que j'étais en avance. Du coup, j'ai suivi des échanges sur le court. Deux hommes un peu gros, aux jambes très poilues, marchaient à grandes enjambées vers la balle, sans jamais courir. Ils assénaient des coups de raquette dans tous les sens. Des fois, ça marchait, la balle était touchée. Le plus jeune des deux se grattait nerveusement la cuisse et soufflait fort chaque fois qu'il se baissait pour ramasser la balle. L'autre faisait la même chose, non pas en se grattant, mais en tenant ses lunettes pour les empêcher de tomber. C'était toujours lui qui servait, en lançant la balle très haut avant de la rattraper dans un mouvement qui ressemblait plus à du patinage artistique qu'à du tennis.

– Vous savez où se trouve le court quatre ? m'a demandé une femme très chic.

Enfin, qui se voulait très chic. Sa jupette rose saumon était assortie à son bandeau dans les cheveux, qui lui-même était assorti à ses boucles d'oreilles. Horrible.

– Plus loin à droite.

– Merci, jeune homme.

Ça m'arrivait si souvent que je ne relevais plus. Après quelques secondes, les gens, en me regardant – regardant quoi ? –, corrigeaient tout seuls. Ou pas, ça dépendait. J'avais noté qu'étrangement les filles se trompaient moins facilement que les garçons, les jeunes plus rarement que les vieux. Les moins cons plus souvent que les cons, ça, je n'aurais pas su dire.

J'ai regardé mon portable, pas de message. Je suis allée m'asseoir sur un banc.

La première fois que c'était arrivé, c'était en maternelle. Jouant sur mon prénom, j'avais réussi à laisser planer le doute sur ce que j'étais, une fille ou un garçon. C'est à la kermesse de fin d'année, au stand de pêche à la ligne, qu'une copine plus perspicace que les autres s'était approchée de ma mère pour lui poser la question. Je me souviens encore de son sourire déformé quand elle s'est exclamée : « Mais c'est une fille, bien sûr ! » Le retour à la maison avait été morose. Ma mère ne m'avait jamais reparlé de cette scène, ni dans la voiture ni dans les jours, les mois, les années qui avaient suivi.

– Salut.

J'ai sursauté.

– Pardon, je suis en retard, j'ai raté mon train, a-t-elle fait tout en retirant sa jupe, laissant découvrir un petit short blanc.

On est entrées sur le court, elle a servi la première, et là j'ai compris que cela allait être ma fête. Elle jouait comme une déesse – volées hautes, lobs, smashes de revers – avec une assurance tranquille et très vite contagieuse. Nos deux voisins nous observaient du coin de l'œil. Il m'a semblé qu'ils jouaient eux de plus en plus mal.

La partie n'a pas duré longtemps. Forcément, on était tellement en retard. Les suivants attendaient déjà leur tour.

Elle m'a proposé d'aller boire un Coca à la buvette. On s'est installées en terrasse, sous les arbres. Il faisait bon. Nous étions entourés de familles, de petits garçons en culottes courtes, de filles en robes à smocks, des enfants bien élevés qui buvaient proprement à la paille, des enfants comme toutes les mères en rêvent. Je me suis demandé si ma mère aussi en rêvait, si je l'avais déçue en étant qui j'étais, comme j'étais.

– Tu es bonne, Raph', tu sais. Tu joues hyper bien.

– Tu es gentille...

C'était quoi, déjà, son prénom ? Sandra ?

– Tu es gentille, mais non.

– Non ?

– Je joue comme une quiche. Mais je suis une personne douée de bonne volonté, comme disent mes profs depuis mon CP.

– Pas du tout, crois-moi. Tu es souple, rapide.

Ah oui ? C'est vrai qu'au tennis, et avec elle en particulier, mon corps semblait m'obéir, alors que dans la vie, je l'ai déjà dit, c'était tout le contraire.

– Je te trouve même douée.

Ça m'a vraiment fait plaisir d'entendre ça, et cela a dû se voir, car elle a dit :

– Je sais maintenant quelle tête a fait Christophe Colomb en découvrant l'Amérique !

Une blague que j'avais déjà entendue, mais elle a éclaté d'un rire si joyeux, si sincère, qu'il a fini par me gagner. Cela faisait un bout de temps que je n'avais pas ri comme ça. Vraiment, elle était chouette, cette fille, même si je butais chaque fois sur son prénom. Je devais apprendre à m'en souvenir. Sarah comme...

– Sarah-bande, j'ai dit pour moi-même.

Pour moi-même, mais un peu fort quand même, puisqu'elle a dit :

– Ou Sarah-croche.

– Sarah-pelle, j'ai renchéri.

– Sarah-mollit.

– Sarah-menuise.

– Sarah-joute.

– Sarah-bougrit.

– Sarah-tiboise.

C'était fou ce que son prénom offrait comme possibilités ! On aurait pu continuer à jouer des heures comme ça, sur le trajet du métro mais il était déjà l'heure pour elle de rentrer. En descendant les marches, sa jupe s'est soulevée.

– À bientôt, a-t-elle dit en me faisant au revoir de la main.

J'ai répondu à son geste et je suis allée chercher mon vélo que j'avais oublié au tennis.

En rentrant, j'ai regardé par réflexe du côté des boîtes aux lettres, et là, je n'en suis pas revenue. Il y avait un nouveau nom à côté de notre nom à nous. Au même étage, donc. Ricardo Patatras. Sérieux ? Ça sonnait grand, ça sonnait fort. Comme le nom d'un aventurier argentin qui défendrait la cause des orangs-outans. Ou non, plutôt celui d'un lanceur de couteaux portugais qui aurait assassiné sa partenaire dont il était fou amoureux. Bref, une personne qui recevrait des courriers extraordinaires des quatre coins de la planète. Des gens qui auraient sûrement des choses à dire sur la marche du monde et la disparition des chagrins.

chapitre 14

J'ignore s'il y a une explication scientifique à ça, quelque chose à voir avec une tristesse persistante, mais depuis quelque temps des souvenirs oubliés débarquaient subitement, comme le train, sans crier gare. Par exemple, alors que j'entrais sous ma douche, la fois où j'avais découvert que mon papa était déjà marié, et en plus avec ma mère. Ou alors que je me faisais cuire des pâtes, la fois où maman m'avait expliqué comment on faisait l'amour et l'impression tragique que ça m'avait laissé.

Tiens, à propos du corps et ses mystères, qu'est-ce que j'avais fait du livre trouvé dans sa table de nuit ? *J'attends un enfant*, ça s'appelait. Ce n'est pas que je ne sache pas comment se font les bébés, mais on n'est jamais trop informé sur la question. Surtout qu'avec toutes les conneries qu'on voit sur le Net, va savoir le vrai du faux, le normal du pas normal. Je l'ai retrouvé sous mon bureau. Le livre s'est ouvert tout seul au chapitre : « Le choix du sexe de son enfant ». Ça ne m'intéressait pas trop. Le reste, « La vie intra-utérine de l'enfant », « L'accouchement, sa préparation », « Sa première alimentation », non plus finalement.

Du coup, j'ai repris mes rangements. Mine de rien, j'avais quand même. J'avais trié mes vêtements, mes affaires de sport, mes livres. Tous mes Ken aussi. En surfeur des neiges, les cheveux gominés en arrière ; en rasta avec une chemise à fleurs et une longue barbe que je m'amusais à raser pour de faux ; en nœud papillon le jour de son mariage. Que me

restait-il encore ? J'ai regardé autour de moi. Eh bien, rien. J'avais terminé. J'ai compté sur mes doigts. Ça m'avait pris trois semaines. Ah oui, quand même. Mais bon, c'était fini. C'est tout ce qui comptait. Je me suis autofélicitée et autoconseillée de me reposer un peu.

J'ai enjambé les sacs qui bloquaient ma porte et j'ai allumé la télé. Un dessin animé. Que j'avais déjà vu, en plus. Mais je l'ai quand même regardé. De là où j'étais, je pouvais voir sous l'écran les livres d'art, et encore dessous l'album de ma naissance. Je me suis levée et je l'ai tiré. J'ai tourné la première page, la deuxième, la troisième, celles d'après, et c'est comme ça que j'ai appris que je pesais 2,2 kilos à l'arrivée, qu'à deux mois je mesurais cinquante-cinq centimètres, qu'à six mois j'avais été opérée des végétations, qu'à sept mois j'avais fait ma première dent, et à huit mois la deuxième.

Toutes ces informations tenaient en des phrases courtes, sans commentaires, écrites à la main par ma mère. Comme des réponses à un questionnaire. Aucune impression, aucune émotion. J'ai trouvé ça plus bizarre que triste. Ça ne lui ressemblait pas. Ma mère est plutôt du genre expansif avec tout ce qui est petit : chats, tortues, bébés, etc. Je me suis demandé comment elle allait être avec celui qui arrivait. La nouvelle ne m'avait pas fait plaisir. Je me croyais définitivement tranquille, sans plus aucun risque de chambre à partager. J'avais entamé une grève de la faim, mais personne ne s'en était rendu compte. Il faut dire que, ce soir-là, il y avait des pâtes à la carbonara.

Midi a sonné à l'église d'à côté. J'ai mis une pizza à cuire et j'ai rejoint Bandido à la fenêtre. Il passait désormais sa vie à observer le chantier, en poste sur son tabouret. Il pleuvait des cordes. Avec ce temps, les ouvriers ne pouvaient pas travailler. Une journée de perdue.

J'allais repartir quand, en baissant les yeux vers la rue, j'ai remarqué un camion de déménagement garé devant l'immeuble. En me penchant, j'ai vu Perruche qui discutait avec deux gars costauds. Un quart d'heure plus tard, les derniers cartons empilés dans le camion, le haillon s'est refermé d'un coup sec et Perruche a démarré sa voiture. Hop, terminé. Finito banana.

J'étais scotchée. Était-ce à cause de son chagrin d'amour qu'elle s'en allait ? Pour où ? Une contrée loin de tout ? Loin de lui ? Vivre dans cet appartement, où ils avaient partagé de rares mais si merveilleux moments, lui était-il devenu insupportable ?

Et si ma tactique avait eu l'effet inverse ? Si en voulant épargner à Perruche ces lettres si moches, j'avais commis une erreur ? Si le silence était pire que les mots qui blessent ? Quand on sait la vérité, ça fait mal un bon coup, mais au moins on n'attend plus. On n'a plus d'espoir.

J'ai senti mes yeux piquer. Je n'allais pas pleurer, quand même ! Mais non. C'était la fumée qui avait envahi la cuisine. J'avais oublié ma pizza. Elle était tellement dure et carbonisée par endroits que je l'ai mangée sans la couper, en la croquant toute droite comme si j'avalais un Frisbee.

Soudain, j'ai entendu des pas sur le palier. Je me suis précipitée pour regarder par l'œilleton. C'était une livraison pour Patatras. J'ai entendu « bonjour, je signe là, merci ». Alors j'ai ouvert ma porte comme si je sortais de chez moi. Il avait un physique plutôt banal pour un lanceur de couteaux. Un peu gros, sans beaucoup de cheveux.

– Bonjour, j'ai fait.

– Bonjour...

Comme d'habitude, ça a hésité grave. Jeune homme ? Mademoiselle ?

Je suis passée devant lui.

– Je vais chercher du pain.

Je me suis vue lui demander s'il en voulait aussi. Et puis je me suis rappelé son métier de lanceur de couteaux et j'ai arrêté les frais ici.

chapitre 15

– Tu ne vas pas passer ta vie sur le canapé à regarder la télé !

J’ai sursauté. Je venais à peine de m’installer. J’ai cherché une réplique mémorable sur le droit à un repos bien mérité après une année scolaire honorable.

– C’est bon, papa. Je fais juste une pause.

– Tu as débarrassé les sacs de ta chambre ?

– Disons que j’ai commencé.

– Tu plaisantes ?

– Ben non.

– Je te préviens, a-t-il fait. Ta mère et moi, on part bosser. Je veux que ce soir tout ait disparu.

En traînant des pieds, j’ai regagné ma chambre, et là j’ai marqué un temps. C’est vrai que les sacs débordaient jusque dans le couloir. Jamais je ne pourrais les porter toute seule. Qui pourrait bien venir m’aider ? Bastien ? Il était reparti. Louis ? Trop maladroit. Finalement, je l’ai quand même appelé. Il n’a pas répondu. Pendant que je laissais sonner, Sarah-lume m’a appelée. Elle proposait un tennis. Je lui ai expliqué mon problème. Une heure plus tard, elle était là, faisant le tour de ma chambre d’un air étonné. Elle a marqué un temps devant mes boîtes de Lego.

– Tu y joues toujours ?

– Un peu, ai-je répondu prudemment.

En fait, je fais partie d'une amicale de joueurs, L'Îlot Lego. Je m'y étais inscrite pour me décomplexer d'y jouer encore à mon âge. Ce matin, un membre avait posté une photo du vaisseau de Dark Maul dans *Star Wars*. Quinze heures de boulot. Elle a poussé un sifflement d'admiration.

Devant mon armoire de fringues, elle est restée quelques secondes sans rien dire.

– En fait, tu es un vrai garçon manqué, a-t-elle fait finalement en se tournant vers moi.

La première fois que j'avais entendu cette expression, c'était par ma grand-mère. « Raph', c'est un vrai garçon manqué ! » avait-elle dit à mon prof de judo en venant me chercher un jour. J'avais seulement retenu le mot « manqué ». Raté, quoi. Ça m'avait fait mal. Et puis j'allais tellement l'entendre par la suite que l'expression s'était totalement vidée de son sens.

– Bon, on s'y met ? j'ai fait d'un ton qui se voulait volontaire et enjoué.

– Pourquoi tu vides ta chambre comme ça ?

J'ai haussé les épaules.

– Pas le choix. Mes parents me l'ont demandé.

– Je vois.

On a tout porté jusque dans l'ascenseur. Il a fallu trois voyages pour tout descendre dans le hall.

– Bon, il faut aller chercher le diable maintenant.

– Aller chercher quoi ?

– Le diable. Le chariot, quoi. À la cave.

Elle a laissé passer un silence.

– Obligé ?

Est-ce que comme moi elle détestait ça, descendre à la cave ? Je ne sais pas ce que je crains le plus. Un tremblement de terre ? Que des scarabées géants me mangent les pieds ? Qu'une main gantée de noir claque la porte de ma cave derrière moi ?

– Oui, obligées. On n'est pas des mauviettes.

– Non, on n'est pas des mauviettes, a-t-elle renchéri.

Nous sommes descendues au – 1. Et, bien sûr, la minuterie s'est arrêtée au milieu d'une allée. C'est Sarah-sure qui a appuyé la première sur l'interrupteur. Les yeux fermés, je ne risquais pas de le trouver.

chapitre 16

Je ne m'attendais pas à ça. J'étais passée des milliards de fois devant cet endroit, mais je n'y étais jamais entrée. Il y avait là par terre, sur des étagères, accrochés au plafond, dans des caisses, des milliers d'objets. Des fragiles, comme des vases, des tableaux, des bouquets de fleurs séchées ; et des plus costauds, comme des armoires, des poussettes pour enfants, des ordinateurs. Certains, couverts de poussière, étaient là depuis longtemps.

Sarah-porte aussi était impressionnée.

Au comptoir, un homme, l'air d'avoir pas mal douillé dans sa vie, m'a demandé ce que j'apportais. J'ai commencé à énumérer le contenu de chacun de mes sacs, mais il m'a très vite coupée, en faisant signe qu'il les prenait. J'étais soulagée de savoir que tous mes objets allaient avoir une deuxième vie après moi. Meilleure, pas meilleure, cela ne me regardait plus.

J'ai appelé mon père pour le prévenir.

– Bravo, ma fille ! Je n'en attendais pas moins de toi.

– Si tu le dis...

– Tu fais quoi, là ?

– Je suis avec une amie.

– Tiens, puisque vous êtes à côté, passez me voir. Je vais vous montrer quelque chose.

Mon père est socleur pour des musées. Il manie les objets les plus rares et précieux – fiole en cristal, outil préhistorique, épave de navire – afin de leur fabriquer un support discret mais assez solide pour qu'ils soient bien

soutenus, en sécurité. Un métier méconnu qui exige une grande force mentale. Il manie des objets fragiles d'une valeur... sans valeur. Inestimables.

En découvrant son atelier, Sarah-joute s'est émerveillée. Elle posait mille questions sur tout. Mon père était content, ça se voyait.

– Bon, tu voulais nous montrer quoi, papa ? j'ai fait finalement.

On n'allait pas rester là jusqu'à Noël.

– Ah oui, c'est vrai. Regardez.

D'une boîte ancienne, il a sorti une douille d'obus gravée de fleurs des champs, un briquet fabriqué dans une balle, une miniature d'avion dans une chute de bois. Ils avaient été réalisés par des soldats dans les tranchées de 14-18 pour tromper la peur et l'ennui. Il a sorti aussi une bague faite dans du métal récupéré. Ce soldat avait-il pu l'offrir à son « adorée », comme c'était gravé à l'intérieur, ou était-il mort avant ? J'ai posé la question sur un air bêtement tragique.

– Il lui a sûrement offerte, ma chérie. Sûrement.

Il m'a caressé la joue, comme si j'étais un bébé.

– Bon, allez, on se bouge, j'ai dit. Tu viens ?

Je venais d'avoir une idée. Monter sur la Grande Roue. Sarah-quette a tout de suite été d'accord, elle non plus n'y était jamais allée. En deux mètres, on y était. La file d'attente était longue, on a pris notre place parmi les provinciaux en tongs, les enfants excités, des Japonais fatigués, des Allemands concentrés sur leur plan de Paris.

Soudain, la nacelle s'est ébranlée avant de monter dans les airs. La terre s'est éloignée plus vite que je ne pensais. Sarah-tatouille a éclaté de rire, mais d'un rire un peu bizarre.

– Tu as la trouille ?

– Non.

– Mais arrête, tu trembles comme une feuille.

– Même pas vrai !

Ça m’a émue qu’elle veuille frimer comme ça avec moi. Mais j’ai eu envie de lui dire que ce n’était pas la peine, que la faiblesse, ce n’est sûrement pas moi qui allais juger. Encore moins en ce moment que jamais.

La nacelle s’est arrêtée quelques minutes. On a regardé le spectacle. J’ai réalisé que c’était la deuxième fois, cet été, que je prenais de la hauteur. La tour Eiffel, et maintenant la Grande Roue. Ça devait vouloir dire quelque chose, mais quoi ? J’ai suivi un bon moment tous ces gens, à pied, en voiture, en taxi, en bus, à vélo, qui se croisaient sans rien savoir des bonheurs des uns des autres.

– Tu pars cet été ?

– Non, et toi ?

– Je pars au Canada, mais pas tout de suite. Ça me ferait plaisir que tu viennes chez moi. Jeudi, ça te va ?

J’ai dit oui. Le vent balayait mon visage. Je crois bien que je souriais.

chapitre 17

Non mais, qu'est-ce qui m'avait pris ? Jamais je n'aurais dû accepter ! Aller chez une fille, y passer l'après-midi, seule à seule, ce n'était pas du tout mon genre. Ce n'était pas qu'elles me faisaient peur, mais avec elles il arrivait toujours un moment où ça se compliquait. Souvent en parlant des garçons. Toujours sous l'angle de l'amour fou, des tremblements, des différences. Moi, c'est uniquement sous l'angle de l'amitié que je les voyais. L'amitié au sens frères d'armes, cape et d'épée, à la vie à la mort. Au sens médiéval, quoi. C'est ça qui me plaît chez eux, le côté direct, pas compliqué, franc. D'ailleurs, quand j'étais petite, je veux dire vraiment petite, je croyais que si je me coiffais autrement, je serais un garçon. Je sais, c'est un peu idiot de plaider mon extrême jeunesse de l'époque comme circonstance atténuante, mais n'empêche.

Qui sait, ça laisse peut-être des traces, ce genre d'idées.

Ma mère m'a appelée de la cuisine. Son ventre était gros, maintenant, elle avait du mal à le caler sous la table.

Tandis qu'elle coupait les tomates, je regardais ses mains. C'était ces mêmes doigts qui avaient caressé ma joue quand j'étais bébé. C'était incroyable de réaliser ça.

Papa est arrivé. On a dîné. Ça sentait bon, ils étaient tous les deux de bonne humeur. Papa avait reçu une épée qui avait appartenu à Dagobert. En touchant le pommeau en bronze, il lui avait semblé sentir la chaleur de la

main du roi. Il devait consolider son socle avant qu'elle ne parte retrouver sa place au Louvre.

– Je ne suis pas là demain, j'ai fait.

Il s'est tourné vers ma mère.

– Tu reveux du gratin, chérie ?

– Oh oui, je meurs de faim, a fait ma mère.

– Je ne suis pas là demain, j'ai répété.

– Oui, oui, on a entendu.

Bandido a aboyé devant la fenêtre. Je suis allée voir. Il n'y avait rien de spécial. Juste des gros nuages qui arrivaient.

– Je vous énerve ?

– Mais non, Raph'. Pourquoi tu dis ça ? Viens te rasseoir.

– Je sais que vous vous posez des questions sur moi.

Je crois que si je leur avais annoncé que je voulais partir en Laponie ils auraient fait la même tête.

– Mais enfin, pas du tout !

– Mais si, je le vois bien.

– Mais pourquoi voudrais-tu qu'on se pose des questions sur toi ? Tu es bonne élève, enfin, pas mauvaise.

– Moyenne-bonne, a précisé maman.

– C'est ça, tu es moyenne-bonne en classe, tu dis bonjour à la dame, tu te laves les dents sans qu'on te le demande, tu n'oublies pas nos anniversaires, tu ne fumes pas, alors...

Il s'est interrompu.

– Tu fumes ?

– Mais non !

– Tu ne fumes pas, a-t-il repris. Alors pourquoi veux-tu que nous soyons fâchés ?

– Oui, tout va bien pour nous, a confirmé maman.

– Oui, mais je ne suis pas là demain.

– Tu as bien raison. Profite de tes vacances maintenant que tu as rangé ta chambre.

J’espérais tant qu’ils me disent non. Ça a dû se voir, car mon père est venu me frictionner le crâne comme je déteste, en me bloquant la tête avec le bras. Je ne suis ni un enfant ni un garçon ! avais-je envie de crier.

chapitre 18

– Bonjour, madame.

– Bonjour, made... jeun...

Allez, un petit effort. Regarde-moi bien. Fille ? Garçon ? Tu trouves ?
Oui ? Non ? Allez, pas grave.

– Je peux avoir un billet pour Marnes-la-Coquette ?

– Oui, bien sûr ! a-t-elle fait, soulagée, en me vendant mon billet.

– Merci, madame. Bonne journée !

Je l'ai sentie me suivre des yeux tandis que je m'éloignais. Je connaissais bien ce regard curieux et sceptique. Comme chaque fois, j'ai redressé crânement les épaules. Je m'en foutais qu'on ne sache pas. Je crois même que j'aimais ça, au fond.

Le train était déjà à quai. Il était presque vide quand il a démarré, ce qui a accentué le côté irréel de la situation : ma surprise d'être là, partant rejoindre une fille que je connaissais à peine, avec qui j'allais devoir passer de longues heures, seule à seule.

Arrivée à ma station, elle m'attendait sur le quai. Elle portait une salopette blanche, elle sifflotait. On aurait dit un peintre en bâtiment joyeux et fier de lui.

Sur le chemin vers chez elle, elle m'a montré son ancienne école, son cours de danse, son marchand de bonbons. Là où elle était méchamment tombée à vélo, là où elle avait embrassé son premier garçon.

On s'est installées au bord de sa piscine et on a parlé de choses et d'autres. De moi, notamment. De mon horreur des légumes blancs – céleri, chou-fleur, navet –, des histoires d'amour qui ravissaient toujours les filles et qui m'ennuyaient si profondément, de la vie qui me paraissait si étroite certains jours.

– Tu sais que tu n'es pas comme les autres, a-t-elle fait après un long silence.

– Oui, je sais.

J'en avais même conscience depuis toute petite. J'avais eu la chance de grandir dans une famille sympa, qui me permettait d'être moi-même, de dire, de faire, de m'exprimer comme je voulais. En respectant mon caractère, même si, des fois, comme moi d'ailleurs, ils ne le comprenaient pas trop.

– Tu sais pourquoi ? m'a-t-elle demandé.

– Pourquoi je ne suis pas comme les autres ?

– Oui.

– Parce que je ressens tout autrement, c'est tout.

– Tu veux dire pas comme il faudrait ?

J'ai réfléchi.

– Ça veut dire quoi ?

– Comme il faudrait dans le sens faire comme les autres ?

– Non, dans le sens comme ce serait logique de faire. C'est comme si mon intérieur ne collait pas à mon extérieur, tu vois ? Non, tu ne vois pas, forcément. Je ne suis pas claire, je sais.

– Si, je vois. Je crois que c'est notre cas à tous, ce décalage à notre âge. Comme si on était deux dans un seul corps.

– Sans doute, mais chez moi c'est pire.

– On croit tous ça. C'est logique d'avoir des contradictions, même si c'est compliqué. C'est même naturel. C'est plus naturel que de s'aplatir pour rentrer dans un moule.

– Peut-être, mais moi c'est pire-pire.

Elle m'a souri.

– La première dans l'eau ?

On s'y est jetées en même temps, et là on a improvisé un ballet en faisant de grands mouvements dans tous les sens. On se trouvait belles, on était libres. Comme quand on est enfant, qu'il suffit d'un foulard sur la tête pour se transformer en corsaire ou en messager du roi des Carpates.

On était bien, tout simplement.

chapitre 19

Il était l'heure. J'ai entrebâillé la porte du hall. Personne. Des lettres dépassaient, le facteur avait fini sa tournée. J'ai fait un pas en avant.

– Te voilà bien matinale.

La gardienne était là, son balai à la main.

– Tes parents doivent attendre une lettre bien importante pour t'envoyer comme ça tous les matins.

– Non... enfin, oui. Sûrement. Je ne sais pas.

– Tu ne sais pas si tes parents attendent une lettre importante ?

À ce moment-là, Cailloux a surgi à son tour de derrière la grande plante. Il y a eu un moment de flottement, comme sur une scène de théâtre où un comédien aurait oublié sa réplique. Puis, Cailloux a appuyé sur le bouton de l'ascenseur et la gardienne et lui sont montés dedans. On s'est tous les trois fixés d'un drôle d'air. Les gens sont bizarres, parfois.

En prenant le courrier, j'ai vu, ajouté à la main, un autre nom à côté de celui de Cailloux. Claire Dubois. Une femme ? Il avait donc rencontré une femme ? Du coup, tout s'est éclairé. Les fleurs, les chocolats dans la voiture, le postiche blond. J'étais contente pour lui.

Sa boîte ne contenait rien d'intéressant pour autant. Celle d'à côté, non plus. La suivante, pas plus. Depuis le départ de Perruche, mes récoltes étaient moins palpitantes. Et ce n'était pas Mme Ballatori qui allait relever le niveau, avec ses propositions d'assurance-vie et ses lettres d'huissiers. Et encore moins Patatras, qui s'était avéré jusque-là très décevant. EDF, GDF,

box Internet... Ah, mais tiens, n'était-ce pas une vraie lettre que j'apercevais ? L'adresse était écrite à la main. En revanche, elle était petite, format carte de visite, difficile à attraper. Ma main était presque entièrement à l'intérieur, mais l'enveloppe retombait chaque fois. En poussant encore, mon poignet a fini par passer. Tout à coup, j'ai entendu quelqu'un composer le code et le bip a résonné. J'ai voulu retirer ma main, mais elle est restée coincée. Le cerclage métallique de la fente me broyait la peau. J'ai prié de toutes mes forces pour devenir invisible.

– Je peux t'aider ?...

Patatras.

– ... mais, c'est ma boîte !

– Oui, je sais, pa... pardon, mais je me suis trompée, j'ai réussi à articuler.

Il a ouvert avec sa clé, ma main s'est libérée.

Sans me quitter des yeux, il a pris son courrier.

– Mais je te reconnais, a-t-il fait après quelques secondes. C'est toi qui habites à mon étage.

– Peut-être... Enfin, oui.

On est montés ensemble dans l'ascenseur, ça aurait été trop bizarre de refuser. Il a ouvert la petite enveloppe, sans plus faire attention à moi. Son contenu lui a tiré un sourire. J'ai fait mine de me regarder dans le miroir afin de lire quelques mots dans le reflet. Les seuls que j'ai réussi à décrypter sont les mots « couscous » et « pelle à tarte ».

Arrivés à notre étage, nous nous sommes séparés.

– Bon, au revoir jeune...

– Au revoir, monsieur, j'ai fait pour couper court.

chapitre 20

C'est un matin, il fait beau, je viens de me lever. Quelqu'un sonne à la porte. J'ouvre sans regarder par l'œilleton, car il fait soleil et c'est le matin, et je ne regarde jamais par l'œilleton de toute façon, même si mes parents me l'ont demandé. Avec le recul, je me demande si ce n'est pas justement ça, l'origine du cauchemar, l'œilleton que je n'utilise jamais, même quand je suis seule à la maison.

Bref, j'ouvre la porte. De l'autre côté, un homme, la quarantaine, le visage rond, se présente comme le nouveau gardien de l'immeuble. Il entre. Il vient voir ce qu'il a à garder, m'annonce-t-il. C'est normal, je me dis, puisque c'est le gardien de l'immeuble. Je m'habille pendant qu'il fait le tour des pièces. Soudain, je me rappelle des lettres sous mon lit. Cet homme ne peut pas rester. Ne *doit* pas rester. Il faut qu'il parte, et vite. Je lui dis que je vais vite prendre mon petit déjeuner, j'ai cours à huit heures. Mais ce sont les vacances, je réalise. Trop tard, j'ai dit ma phrase. Il me fixe droit dans les yeux en réfléchissant très fort. Finalement, il me répond d'accord pour que je parte en cours, mais à condition que je lui donne la moitié de chacune de mes tartines. À la dernière, je lui dis très gentiment qu'il va devoir retourner dans sa loge. Il me répond d'accord, mais qu'avant il doit visiter la cave. Je lui signale que nous n'avons pas de cave, ce qui n'est pas vrai et il le sait forcément puisqu'il est le gardien. Il sort alors un trousseau de clés de sa poche et l'agite sous mon nez. Alors là, je ne sais plus quoi

faire et je hurle le seul mot qui me vient : « Dix-huit ans ! » alors que ce n'est même pas mon âge. Ça a été la dernière chose avant qu'il me force à monter dans l'ascenseur et me demande d'appuyer sur le bouton – 2.

Je me suis réveillée. J'étais en sueur. J'ai regardé mon portable. Il était deux heures du matin. Rien ne bougeait, ma chambre était plongée dans le silence.

Je suis allée chercher un verre d'eau. M'approchant de la fenêtre, j'ai regardé dehors. Le réverbère et les phares des rares voitures diffusaient une brume étrange. Ce paysage ne semblait pas être de ce monde. Ou plutôt, il semblait flotter à sa lisière, comme moi depuis quelque temps, je naviguais entre deux états, entre deux moi. L'un fort et costaud, l'autre tout rabougri. Finalement, je suis allée me recoucher. Mon cauchemar a repris exactement là où il s'était arrêté. J'étais dans l'ascenseur, la porte s'est ouverte sur des boyaux souterrains qui partaient dans toutes les directions.

chapitre 21

La veille, j'avais encore regardé mon album. Ça me faisait du bien de faire défiler les images. Moi dans mon bain, moi au parc dans mon jean de cow-boy, moi donnant à manger à des poules, moi ouvrant un cadeau un soir de Noël. Je me souvenais parfaitement de ce mélange de bonheur et de déception en découvrant ce camion bleu. J'avais tellement rêvé d'un tracteur rouge.

Mais j'avais envie d'aller encore plus loin dans mon enfance. Quelque chose m'échappait.

Ma mère était seule dans sa chambre, allongée sur son lit.

– Ça va, ma chérie ?

– Oui, et toi, maman ?

– Fatiguée. Le bébé bouge beaucoup et le procès d'aujourd'hui a été très pénible.

– Pourquoi ?

– Il faisait chaud. J'avais envie de faire pipi. Le juge était de mauvaise humeur. Je n'ai même pas le courage de te raconter.

Elle a fait un geste pour reprendre son livre, puis elle s'est ravisée.

– Tu as quelque chose à m'avouer ?

– À t'avouer ? Non, mais on n'est pas au tribunal, ici !

– Oui, pardon. Je suis fatiguée, je dis n'importe quoi.

Je me suis mise à me balancer sur l'accoudoir du fauteuil.

– Maman ?

– Oui, ma chérie.

– J’ai une question à te poser.

– Je t’écoute.

– Pourquoi je m’appelle Raphaëlle ?

Elle a mis un temps pour répondre.

– Parce que je trouvais ça joli. Ça me faisait penser à des ailes.

Raphaëlle, « ailes ».

– Ah.

– Tu vois ? Elle, ailes...

– Oui, oui.

– Tu ne trouves pas ça joli ?

– Si, si.

– Moi, je trouve ça très poétique. Elle, ailes...

Oui, bon, j’ai compris.

– C’est toi ou c’est papa qui a eu l’idée ?

– C’est moi, mais papa a tout de suite été d’accord.

– Et si j’avais été un garçon, tu m’aurais appelée Raphaël ?

Son regard s’est perdu sur la mouche qui volait, passant de mon épaule à la sienne, à la mienne.

– Non, a-t-elle répondu finalement.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. C’est comme ça. Tu veux savoir autre chose, ma chérie ?

N’hésite pas, si tu as une vraie question.

– Mais c’est une vraie question que je te pose là !

– Oui, pardon. Si tu cherches à comprendre quelque chose de précis. Sur toi ou sur moi ou sur papa. Ou sur comment on fait les enfants. Enfin, je veux dire sur la sexualité. Enfin, excuse-moi, je ne suis pas claire. Je suis fatiguée.

– Non, ça va, j’ai fait en me levant. J’ai l’essentiel. Elle, ailes...

J'ai mimé un oiseau qui s'envole. Maman a levé les yeux au ciel.

Je suis allée regarder la télé. Sur ma chaîne préférée, un documentaire canadien racontait l'histoire de Churaki, un loup séparé de sa meute par un incendie, et le combat de sa femelle Dakota pour protéger ses louveteaux de Cheyenne, une jeune femelle solitaire. Enfin, si j'avais bien compris, je n'étais pas très concentrée.

Je suis retournée voir ma mère.

– Et avec le temps, tu trouves qu'il me va, ce prénom ?

– Mais oui.

Il m'a semblé que le sujet l'agaçait, maintenant.

chapitre 22

En arrivant dans le hall ce matin-là, j'ai eu une drôle de sensation. Comme une présence dans mon dos. Ça me faisait ça depuis quelques jours. J'ai hésité à fouiller les boîtes. J'ai d'autant plus hésité que j'étais pressée. J'avais rendez-vous avec Sarah. Hier soir, papa m'avait donné quelque chose pour elle.

C'était la troisième fois cette semaine qu'on se voyait. On avait joué au tennis, on était allées au ciné, on avait attendu à la préfecture pour faire renouveler son passeport, on avait cherché un jean qu'elle n'avait pas trouvé, on avait acheté des chouquettes toutes sèches, on avait nourri des poissons morts dans la Seine. Je n'arrivais pas à croire que je venais juste de la rencontrer tellement on s'entendait.

Je l'ai vue de loin, qui m'attendait devant le parc des Buttes-Chaumont. J'ai attaché mon vélo contre la grille.

– Trop beau, ton blouson en jean ! s'est-elle exclamée en me voyant arriver.

– Oui, je l'adore aussi. Tu le trouves petit, toi ?

– Pas du tout ! Qui t'a dit ça ?

– Ma mère.

– Alors laisse tomber. Il n'y a pas pires conseillères que nos mères.

J'étais rassurée. C'est vrai qu'il me serrait un peu, mais c'était justement ça son intérêt, de tout plaquer. Dans le miroir, mes formes disparaissaient.

On s'est assises sur la pelouse, pas loin d'une mère et de son bébé. Elle l'avait couché sur une serviette blanche et, sans le dorloter, ni lui sourire, elle restait simplement à le regarder d'un air absent. De temps en temps, elle levait la tête vers le ciel. Ils avaient l'air si bien. Je me demandais si c'était un garçon ou une fille.

Soudain, une silhouette a attiré mon regard. J'ai d'abord cru à une hallucination, mais non, c'était bien elle, Perruche, main dans la main avec un homme. Un homme grand. Un homme blond. Un homme jeune. Sous un arbre, ils se sont embrassés en riant et ont continué leur chemin.

J'ai eu la vision des lettres cachées sous mon lit. J'essayais de faire le rapport. Je n'y comprenais rien.

– Ça va, Raph' ?

J'ai fait oui de la tête.

– Sûr ? Tu as l'air bizarre.

J'ai hésité à tout lui raconter, mais j'ai eu peur de sa réaction. Après tout, on ne se connaissait pas si bien.

– Alors comme ça, tu as un cadeau pour moi ? a-t-elle fait.

– Ça ne se fait pas de réclamer.

– Je sais, pardon.

– Oh, c'est une blague !

Je lui ai tendu le petit paquet.

– Je te rassure tout de suite, ce n'est pas de ma part.

Je ne sais pas très bien pourquoi j'avais dit ça. Enfin, si, je savais très bien. De lui offrir un cadeau, ça faisait « je t'aime d'amour ». Je ne voulais pas qu'elle croie ça. Je n'étais pas homosexuelle. Enfin, peut-être que si, je n'en savais rien. C'était trop tôt pour le savoir. Pas à cause d'une question d'âge, à cause d'une question de chagrin sacrément mystérieux, sacrément encombrant.

– C'est de la part de mon père.

Elle a ouvert délicatement le papier de soie et en a sorti une petite bague gravée, comme celles qu'elle avait vues dans son atelier. Elle l'a essayée, elle lui allait. Elle était belle, comme ça, avec son sourire ravi, ses yeux qui brillaient. Elle l'a retirée et, tête contre tête, on a déchiffré ensemble la petite phrase gravée à l'intérieur : « *Lucienne, mon amour jusque dans la mort* ».

On n'en menait pas large. On s'est allongées, et on a regardé le ciel, plongées dans nos pensées respectives.

Finalement, je lui ai demandé :

– Tu as déjà été triste ? Je veux dire, vraiment triste.

Elle a laissé passer un silence.

– Je ne suis pas sûre. Mais pourquoi tu me demandes ça ?

J'ai inspiré un bon coup et je lui ai raconté mon chagrin à moi, cette façon qu'il avait de me suivre partout comme un vieux chien baveux qui vous donnait autant envie de lui caresser la truffe que de le chasser.

C'était la première fois qu'avec une fille je me sentais de parler sans réserve, sans avoir peur d'être incomprise, pire, pas écoutée. Que je me sentais moi-même, complète, pas moitié garçon, moitié fille. Je lui ai dit ça, aussi.

– Raph', tu es une fille, pas un garçon. Ça te rattrapera toute ta vie. Et même tous les mois, si tu vois ce que je veux dire.

Je voyais très bien. À bientôt treize ans, je pensais y avoir échappé. Je voyais bien que certaines de ma classe avaient l'air d'aimer ça, d'avoir des seins, des cheveux longs, et des règles, donc, même si elles faisaient semblant du contraire, mais pas moi. Moi, je n'en voulais pas. Ma mère avait beau me certifier qu'elles finiraient par débarquer, que je le veuille ou non, je ne voulais pas la croire. Et puis, un matin, la vie lui avait donné

raison. J'avais vécu cela comme un échec sur mon corps, sur moi-même, sur ma vie à venir. Ma mère aussi avait beaucoup pleuré. « C'était de me voir grandir », s'était-elle lamentée.

Quand nous nous sommes redressées, Sarah et moi, la femme et son bébé étaient partis. Ils avaient été remplacés par un garçon et une fille qui n'arrêtaient pas de s'embrasser. On les a regardés du coin de l'œil et on est parties se balader.

J'étais heureuse d'avoir partagé ma tristesse avec elle quelques instants et j'étais heureuse de parler d'autre chose maintenant. Du Canada, en l'occurrence. Je lui ai raconté le combat de Dakota, la louve, contre Cheyenne, pour protéger ses petits. Une histoire simple et belle, qui se terminait bien.

Après s'être quittées, j'ai pris un long chemin pour rentrer. Le bitume réverbérait la chaleur du soleil. Les piétons avançaient tranquillement. C'était vaste, j'avais du monde autour de moi, et j'étais un peu en moi-même à la fois. J'ai enlevé ma casquette pour sentir le vent, la liberté, la confiance.

En arrivant, j'ai levé les yeux vers le balcon de Perruche. Les géraniums avaient disparu et les volets étaient toujours baissés. Ils n'avaient pas encore trouvé de locataire. Je me suis demandé si elle était enfin heureuse avec cet homme grand, blond et jeune. Il avait l'air amoureux en tout cas.

Une fois dans le hall, je levais la main pour la glisser dans les boîtes quand j'ai vu mon père discuter avec la gardienne devant l'ascenseur.

– Bonjour, j'ai fait sans m'arrêter.

Ils m'ont regardé passer sans rien dire.

– Hé, attends-moi ! a fait papa, on va monter ensemble. Au revoir, madame Dupré. Bonne soirée.

J'ai appuyé sur le bouton. La porte de l'ascenseur s'est ouverte.

– Tu n'as rien à me dire ? a-t-il fait une fois à l'intérieur.

- Ben non.
- Sûre ?
- Ah si, merci pour Sarah. Elle a adoré ton cadeau.
- C’est tout ?
- Oui, papa.
- Bon, heureusement.

Ma mère était fatiguée, alors mon père a commandé des pizzas. Il a râlé contre sa margherita trop cuite, contre le bruit du chantier. Il a râlé contre le temps qu’il faisait. Il a râlé contre tout. C’était toujours le cas quand il travaillait sur un objet délicat en mauvaise posture. Il venait de recevoir une statuette antique, très ancienne. Elle représentait une jeune fille revenant à la vie sous le baiser de son amant. Un véritable défi, car non seulement elle était cassée, mais il lui manquait des morceaux. L’important, dans ces cas-là, était de bien évaluer la répartition des poids pour stabiliser la statuette, et surtout de bien fixer la base.

Je le regardais expliquer tout ça en hochant la tête, mais mon esprit était ailleurs. Ce que j’étais aujourd’hui, je le serai toute ma vie, et c’était le moment pour moi aussi de « fixer ma base ». On ne pouvait pas être à la fois un garçon et une fille. Un jour, il fallait trancher.

Et ce jour-là était arrivé.

- Fixer la base, j’ai fait à voix haute.
- Je suis content de voir que tu t’intéresses à mes problèmes, ma fille, a-t-il fait.
- C’est normal, papa.

chapitre 23

– C’est la merde, la grosse merde, la grosse grosse merde.

C’est ce que la vieille femme assise à côté de moi répétait en boucle depuis une heure. J’avais peur qu’elle s’approche trop près de moi, j’avais peur de sentir son haleine, j’avais peur de tout ce qui pouvait arriver dans cet endroit. Alors j’attendais, droite comme un i, sur mon banc.

– Tes parents sont là, a fait une ombre devant moi.

Je me suis levée d’un bond, prête à me jeter dans leurs bras, à leur dire mille fois pardon.

– Assieds-toi !

– Mais...

– Tu attends ici.

Je me suis rassise.

– C’est la méga merde, pour toi aussi on dirait, hein, mon biquet ? a fait la vieille femme en se tournant vers moi.

Je n’ai rien répondu et j’ai continué d’observer les allées et venues. Des hommes et des femmes en uniforme, portant des gilets pare-balles, des menottes glissées dans la boucle de leur ceinturon. D’autres en civil, vêtus comme tout le monde en jean et baskets. Il me semblait deviner sur eux un pistolet dans une poche, une tache de sang sur leur chemise. En fait, ils étaient encore plus effrayants que ceux en uniforme. Mais tous avaient la même démarche particulière, mi-trâînante, mi-pressée. À la Lucky Luke, un peu.

Un homme mal rasé est entré dans la salle et a dit quelque chose à la femme à la réception, que je n'ai pas compris. Le ton est monté très vite. J'entendais les mots « fille », « fugue », « quatorze ans ». Un policier en uniforme a surgi d'une autre porte. Il avait une tête énorme posée sur un buste tout aussi énorme. On aurait dit deux boules posées l'une sur l'autre. Dans d'autres circonstances, je l'aurais sans doute trouvé marrant.

Le ton est encore monté, et là le policier qui s'était occupé de moi est arrivé par une autre porte à travers laquelle je n'avais encore vu personne ni entrer ni sortir. En le voyant, l'homme mal rasé s'est calmé net.

– C'est la dernière fois, je te préviens ! lui a lancé le policier. Tout le monde sait que tu n'as pas de fille. Arrête d'inventer ces conneries.

L'homme, dos tourné, a levé la main pour dire « c'est bon, d'accord, je recommencerai plus », et il est parti.

En passant devant moi, mon policier m'a fait :

– Toi, je t'ai à l'œil. Si tu bouges...

Et il est parti sans finir sa phrase. Si je bougeais, il me mettait les menottes ? Si je bougeais, il m'envoyait en maison de correction ? Si je bougeais, il me quoi ?...

J'ai senti la terre s'ouvrir un peu plus sous mes pieds.

À ce moment-là, une policière, plutôt gentille, est venue chercher ma voisine. Elle l'a aidée à se lever, elle ne tenait pas droit sur ses jambes. J'avais très envie de faire pipi, mais je n'ai pas osé lui demander où étaient les toilettes. Peut-être n'y en avait-il pas dans ce genre d'endroit. Elles étaient réservées à ceux qui travaillaient ici, aux gens honnêtes, qui n'avaient rien fait de mal.

Pour me donner du courage, j'ai lu la charte accrochée au mur devant moi.

« Assistance aux victimes :

Article 1 : l'accueil du public constitue une priorité majeure pour la police et la gendarmerie nationales.

Article 2 : l'assurance d'être écouté à tout moment par une unité de la gendarmerie nationale ou un service de la police nationale, d'être assisté et secouru constitue un droit pour tout citoyen. »

« Assisté », « secouru »... Mais qu'est-ce que je faisais là, moi ? Mon père n'était même pas au chômage.

chapitre 24

- On y va ?
- Oui, monsieur.
- Monsieur le commissaire.
- Oui, monsieur le commissaire.

Les jambes tremblantes, je l'ai suivi jusqu'au bout d'un long couloir. J'ai cherché des yeux une porte indiquant des toilettes, mais c'était bien ça, il n'y en avait pas. Nous sommes arrivés dans une pièce avec juste une table et deux chaises. Le carrelage était sale. Ça sentait une drôle d'odeur. Il m'a fait signe de m'asseoir. Et là, de pressante, mon envie de pipi est devenue quasi intenable. En admettant que j'aie le courage de demander et qu'il y ait en effet des toilettes, allait-il m'accompagner pour éviter que je prenne la fuite ? Entrer avec moi dedans ? Pas lui, non, ça il n'avait pas le droit. Seule une femme le pouvait. Une femme qui allait peut-être me houspiller, m'ordonner de me dépêcher, et plus vite que ça. Ça m'a rappelé la fois où, en vacances, j'avais piqué un bonbon à la boulangerie. La vendeuse m'avait vue, mais j'avais quand même nié. Alors, elle m'avait demandé d'ouvrir la bouche. Du coup, j'avais essayé de l'avalier tout rond, mais je m'étais étouffée et, en toussant, le bonbon avait été expulsé de ma bouche. Elle et moi avons suivi sa trajectoire et son atterrissage final entre ses deux pieds.

- Tu reconnais les faits ?
- Quels faits ?

– Tu te fiches de moi ? Tu as bien volé le courrier de tes voisins ? Je t’ai chopée tout à l’heure en train de le faire.

Je glissais la main dans la boîte de Cailloux quand j’avais senti une présence dans mon dos.

– Je peux t’aider ? avait-il demandé.

– Non merci, c’est gent…

Je m’étais figée. Deux policiers étaient venus m’encadrer.

– Pardon, je… je me suis trompée de boîte.

– Et moi je suis Blanche-Neige, avait fait celui qui devait être le chef. Tu habites à quel étage ?

– Troisième.

Au fond du hall, la gardienne, en appui sur son balai, assistait à la scène.

– Eh bien, on va monter chez toi. Tes parents sont là ?

– Non, ils sont au travail.

Une chance.

En passant devant elle, la gardienne m’avait murmuré : « Si ce n’est pas honteux. »

Les policiers et moi, on était entrés dans l’ascenseur. Je ne disais rien, je ne pensais rien, je ne regardais rien et surtout pas mon reflet dans le miroir, de peur de me reconnaître. Ma porte était restée entrouverte, j’étais entrée la première. Les policiers avaient jeté un coup d’œil rapide sur le salon, la cuisine.

– Ben, dis donc, c’est bien le bordel chez toi.

– Oui, pardon. Je vais ranger un peu, si vous voul…

– Contente-toi de nous montrer ta chambre.

Je m’étais exécutée.

– Sous ton lit ? Au-dessus de ton armoire ? Dans ta cheminée ?

Je n’avais pas eu le temps de répondre que le policier tirait déjà les premières lettres de dessous mon lit. Il en sortait toujours plus.

– Pourquoi tu fais ça ? m'avait demandé celui qui devait être le chef en examinant les enveloppes.

– Je ne sais pas.

– Fais un effort.

J'avais fait semblant de réfléchir.

– Pour m'amuser.

C'était justement tout le contraire de ce que je pensais. Au début, oui, cela avait été une sorte de jeu de piste pour trouver ce que c'était, ce truc qu'il suffit de faire pour éloigner les chagrins, mais, avec le temps, c'était devenu autre chose.

– Bon, tu m'expliqueras ça au poste, avait-il dit.

Au poste ?! J'avais l'impression d'être dans un cauchemar.

On avait repris l'ascenseur. Dans la rue, l'inspecteur m'avait ouvert la portière et fait monter dans la voiture. Je craignais tellement de croiser des gens que je connaissais que j'avais hésité à demander une cagoule, mais j'avais peur d'attraper des poux.

Le policier a tapé sur son bureau avec son stylo.

– Bon, on ne va pas y passer la nuit. Tu veux bien me répondre ?
Reconnais-tu les faits ?

– Oui, monsieur, c'est bien moi qui ai volé le courrier dans les boîtes aux lettres de mes voisins.

– Bon, tu vois la vitre, derrière toi ?

Je me suis retournée.

– Oui, monsieur.

– Ce n'est pas une vitre normale. C'est une vitre sans tain. Toi tu vois, eux ne te voient pas.

– Eux ?

– J'ai prévenu tous les gens à qui tu avais volé du courrier. Ils sont là.

Là, j'ai cru que j'allais tomber dans les pommes.

– Bon, je reviens. Tu ne bouges pas. Tu te contentes de regarder et de te taire.

La porte s'est ouverte. Il a laissé sa place à un autre policier qui m'a dit bonjour sans sourire. Il m'a tendu un verre d'eau. Je l'ai bu d'une traite. Mon envie de faire pipi était complètement passée.

Je me suis approchée de la vitre qui donnait sur la pièce d'à côté. Le commissaire s'est installé. Il a ouvert un dossier devant lui. Quelques secondes plus tard, on a frappé.

– Entrez !

Cailloux est entré.

– Je suis le commissaire en charge du dossier. Asseyez-vous.

– Merci.

– Vous êtes monsieur Augustin Cailloux ?

– C'est cela même.

– Profession ?

– Remarié.

– Pardon ?

– Je veux dire retraité. Mais je vais me remarier.

– Vous pensez que c'est une pièce supplémentaire au dossier ?

– Non.

– Très bien. Continuons donc. Comme je vous l'ai dit au téléphone tout à l'heure, nous avons mis la main sur votre voleur.

Le commissaire a ouvert un tiroir et en a sorti un paquet d'enveloppes.

– Bon, voici votre courrier.

Cailloux n'a pas bougé. Il regardait la pile d'un air ahuri.

– Vous voulez dire que j'ai reçu tout ça ?

– Oui, monsieur. Ça durait visiblement depuis un moment.

Le commissaire a approché le paquet vers lui, mais il n'y a pas touché.

– Désirez-vous porter plainte, monsieur Cailloux ?

– Je ne sais pas. Savez-vous pourquoi cette petite a fait ça ?

– Pas vraiment.

– Par désœuvrement, sans doute, s’est senti d’expliquer Cailloux. Les jeunes d’aujourd’hui ne savent plus s’occuper.

– C’est une hypothèse, a répondu le commissaire.

– Que se passera-t-il si je porte plainte ?

– Elle sera convoquée par un juge des enfants.

Le policier dans la pièce avec moi a toussé, a pris une pastille pour la gorge, m’en a proposé une que j’ai acceptée. Mais elle est restée coincée dans ma gorge, alors j’ai dû la recracher, comme le bonbon à la boulangerie. Tout se télescopait dans ma tête. Je ne savais plus quel âge j’avais, qui j’étais. Jamais je ne m’étais sentie aussi seule.

– Monsieur Cailloux, avez-vous vous-même des enfants ? a fait finalement le commissaire.

Cailloux a regardé par la fenêtre. J’ai vu passer devant ses yeux sa fille à Londres, un camembert coulant posé devant elle.

– Je ne vais pas porter plainte. Je pense que cette expérience va lui servir de leçon.

– Très bien. Dans ce cas, vous pouvez y aller. Je ne vous raccompagne pas, vous connaissez le chemin.

Cailloux s’est levé, a serré la main du commissaire et s’est dirigé vers la porte.

– N’oubliez pas votre courrier !

– Ah oui, c’est vrai. Pardon, et encore merci.

– De rien. Dites à la dame derrière vous d’entrer. Merci.

Mme Ballatori avait son air contrarié, mais cette fois elle m’a semblé encore plus nerveuse que d’habitude.

– Asseyez-vous, lui a fait le commissaire sans lever le nez de mon dossier.

– Merci.

– Votre nom ? a-t-il fait en relevant la tête.

Il a marqué un temps en découvrant son visage.

– Votre... votre nom ? a-t-il répété.

– Clémence Ballatori.

– Votre profession ?

– Huissier de justice à Paris. Je n'en reviens toujours pas.

– Ce sont des études très longues, pourtant.

– Pardon ?

– Vous dites que vous n'en revenez pas d'être huissier de justice, alors je vous dis ce sont des études très longues pourtant.

– Non, je dis que je n'en reviens pas de m'être fait voler mon courrier par ma petite voisine.

– J'avais compris, a-t-il fait avec un petit sourire. Je plaisantais.

– Ah bon, excusez-moi. C'est qu'on ne s'attend pas à plaisanter dans un endroit comme ici.

– Vous savez, nous ne sommes pas comme dans les séries télé. Les policiers sont des gens tout à fait... ordinaires.

Un silence est passé.

– Vous... vous disiez donc, mademoiselle Ballatori ? a repris finalement le commissaire. C'est bien mademoiselle ?

– Oui, mademoiselle. Je ne disais rien.

– Si, vous disiez que vous n'en reveniez pas.

– Ah oui, cette jeune fille est, enfin était, vraiment adorable. Elle venait garder mon petit Gontran. Il a quatre ans. C'est encore petit à cet âge-là. Je lui faisais confiance. Je me demande maintenant si j'ai bien fait. On croit connaître les gens et puis, soudain, on apprend qu'ils ne sont pas comme on croit. C'est vertigineux, vous ne trouvez pas ?

Le commissaire a hoché la tête.

– Enfin, vous, dans la police, a-t-elle poursuivi, ce genre de chose, c’est tous les jours que vous en voyez. C’est l’essence même de votre métier, quand on y pense. Ne jamais se fier aux apparences. Savoir reconnaître l’escroc derrière la vieille dame impotente, le voleur derrière le gendre idéal, le faussaire derrière la bourgeoise, le cambrioleur derrière la mère de famille.

– ...

– Excusez-moi, je vous fais perdre votre temps. Vous n’avez pas que ça à faire.

– Vous avez un petit garçon ? a-t-il fait d’une voix enrouée.

– Oui.

– Il a quel âge ?

– Quatre ans. Je vous l’ai dit déjà...

– C’est mignon à cet âge-là.

– Très. Vous avez des enfants, vous aussi ?

– Non, malheureusement. Je n’ai pas encore rencontré la maman.

Le téléphone sur son bureau a sonné, il n’a pas décroché.

– C’est difficile avec mon métier, a-t-il ajouté.

– Je comprends. C’est difficile avec mon métier aussi.

La porte s’est ouverte. Un policier a glissé la tête.

– Chef, vous pourriez venir une minute, s’il vous plaît ?

– Vous ne voyez pas que je suis sur une affaire très importante ?

– Euh, si si chef, a-t-il fait d’un air étonné, avant de refermer doucement la porte.

– Excusez-moi, Clémence. Vous permettez que je vous appelle Clémence ?

– Oui.

– Moi, c’est Fred. Enfin, Frédéric, mais tout le monde m’appelle Fred.

– Et moi tout le monde m'appelle Clém'. Voyez-vous, Fred, notre problème, c'est qu'on ne nous aime pas. Vous policier, moi huissier, nous n'avons pas des métiers très populaires...

– Je suis d'accord avec vous.

Un nouveau silence est passé.

– Je me ferais une joie de discuter de cela avec vous, dans un endroit plus agréable. Un restaurant, par exemple. Un italien, par exemple. Ce soir, par exemple. À vingt heures, par exemple.

– C'est parfait. Je demanderai à ma petite voisi... à ma mère de venir garder Gontran.

– Je vous raccompagne.

Sur ce, ils se sont levés en même temps et sont sortis de la pièce. Son paquet de lettres était resté sur le bureau.

Je me suis tournée vers le policier à côté de moi. Cette fois, il fallait absolument que j'aie fait pipi.

– Première porte à droite dans le couloir.

– Je peux y aller toute seule ?

– Mais bien sûr ! Tu n'es pas en état d'arrestation.

« Enfin, pas encore », m'a-t-il semblé l'entendre ajouter quand j'ai ouvert la porte.

De retour dans la pièce, trois minutes plus tard, j'ai vu que Patatras était arrivé. Debout, il parcourait son courrier.

– Ne me dites pas que vous m'avez convoqué pour si peu, a-t-il grommelé.

C'est vrai que lui, par rapport aux autres, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

– Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

– Ah, elle est belle, la France, a fait Patatras.

– Je ne vois pas le rapport.

– Le rapport, c’est que je n’en ai rien à foutre de vos conneries. Moi, les flics, moins j’en vois, mieux je me porte.

Toujours debout, il a jeté les lettres sur le bureau.

– Oui enfin là, vous êtes du côté des victimes. Le paysage est plus vert.

– Le paysage est plus vert ? Non mais, vous ne pouvez pas parler comme tout le monde ?

– Ça ne fait pas de mal, un peu de poésie, de temps en temps.

– Un peu de poésie ? Non mais, voyez-vous ça. Pour qui ils se prennent, les flics d’aujourd’hui ?

– Abrégeons, vous portez plainte contre Raphaëlle Fayolle ?

– Devinez.

Là-dessus, il est parti.

Le policier à côté de moi m’a tendu un nouveau verre d’eau. Ma main tremblait en le prenant.

chapitre 25

– Raph', il faut qu'on parle, ont fait mes parents tous les deux en même temps.

J'ai remonté un peu plus ma couette. Depuis que j'étais rentrée du commissariat, la veille, je n'avais plus bougé de mon lit. Maman m'avait apporté de la purée et du jambon comme quand, petite, j'étais malade.

– Pas maintenant, j'ai fait. Plus tard.

– Si, maintenant.

Papa m'a tapoté la jambe.

– Allez, dis-nous ce qui s'est passé.

– Mais vous le savez, le policier vous a tout dit hier.

– Ce qui s'est passé dans ta tête, papa veut dire.

Ma mère me caressait les cheveux. Son doigt s'est arrêté sur la petite cicatrice de mon front. Je me l'étais faite au ski, il y a longtemps, en tombant sur une racine cachée sous la neige. Je me souviens encore de ma tête ensanglantée serrée contre elle, dans la salle des urgences.

– J'avais besoin qu'on s'occupe de moi.

– Je vois, ont-ils fait en même temps.

Le degré zéro de l'excuse, mais qui marche à tous les coups.

– C'est vrai qu'avec le travail, le bébé qui arrive, on a peut-être été moins là, a fait maman, le front soucieux.

– Ça ne me suffit pas à moi comme explication, a fait papa d'une voix sévère. Alors, en attendant que tu y réfléchisses sérieusement, nous comptons sur toi pour aller t'excuser auprès de tout le monde.

– Promis.

Arrivée à la porte, ma mère s'est retournée vers moi.

– Ça va aller, hein ?

– Oui, maman. Ne t'inquiète pas.

– Si, je m'inquiète, justement.

– Faut pas.

Je l'étais assez moi-même. Je n'en revenais pas de ce qui venait de m'arriver. J'avais été arrêtée par la police. J'avais failli faire de la prison.

Peut-être que ce n'était pas plus mal que ça s'arrête. J'étais sur la mauvaise pente, comme on dit.

chapitre 26

Par qui commencer ? Allez, Cailloux. J'ai mis un jean propre, je me suis coiffée, et j'ai sonné. Une dame m'a ouvert.

– Vous êtes ? j'ai fait.

– Excusez-moi, mais c'est plutôt à moi de vous poser la question.

– Oui, pardon. Je suis la voisine d'en dessous.

– Ah, tu es Raphaëlle. Entre. Nous ne nous connaissons pas encore, je suis la future madame Cailloux.

Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié. En tout cas, ils allaient bien ensemble. Ils avaient tous les deux des problèmes capillaires, mais dans le genre contraire. Ses cheveux à elle formaient une construction rousse haut sur la tête, qui devait tenir avec des tonnes de laque.

– Nous vous attendions, a fait Cailloux surgissant derrière elle.

– Ah oui ?

– Suivez-nous dans le salon. Nous serons mieux pour bavarder.

Bavarder ? Non, mais ça ne va pas ! Moi, j'avais envie de dire pardon, je ne recommencerai plus jamais et salut les gars.

Je les ai suivis. Les meubles, les lustres de cristal dataient d'une époque préhistorique. C'était incroyablement différent de chez nous et nous n'étions pourtant qu'à quelques mètres, en dessous, avec les pièces au même endroit. Comment pouvait-on avoir la même adresse sur nos enveloppes, le même toit sur nos têtes, et avoir des cadres de vie aussi dissemblables ? Peut-être en ne nous posant pas ces questions, justement, en

nous acceptant naturellement. Cela aurait pu être une belle métaphore de la société, j'ai trouvé. Une métaphore qui leur aurait parlé sans aucun doute, car, s'ils ne me félicitaient pas, ils me considéraient plutôt comme une victime, mettant ma faute sur le compte de la société justement, des difficultés de la jeunesse actuelle à se projeter dans un avenir incertain, et, franchement, je ne me suis pas sentie de les contredire, assise sur leur canapé, les mains posées sur mes genoux.

– Vous êtes d'accord, jeune fille ?

– Oui, tout à fait.

– Et maintenant, oublions tout cela. Gisèle nous a fait un quatre-quarts. Ça tombait bien, je mourais de faim.

– Avec volontiers, j'ai lâché.

Je ne savais même plus parler.

Pendant que Gisèle disposait les tasses de thé, Cailloux est sorti chercher le gâteau dans la cuisine. De dos, son postiche, ça le faisait. On pouvait s'y laisser prendre. Je me suis retenue de lui dire.

J'ai étalé une couche de beurre sur ma tranche et j'ai tout mangé, jusqu'à la dernière bouchée.

Tout était un peu décalé. Ma présence dans ce décor, leur sourire en me regardant dévorer, le temps qui passait. On a parlé du chantier d'en face, de sa fille à Londres, qui allait avoir un autre bébé, de moi qui allais en avoir un aussi. Enfin, ma mère.

Finalement, on s'est dit au revoir en s'embrassant.

Sur le palier, je suis tombée sur Mme Ballatori et Gontran qui rentraient chez eux.

Je me suis avancée.

– Bonjour. Je voulais m'excuser pour ce que j'ai fait.

Gontran m'a regardée.

– Tu as fait une bêtise ?

- On peut dire ça, oui.
- Quoi comme bêtise ?
- J’ai pris quelque chose qui ne m’appartenait pas.
- Ce n’est pas bien.

Il avait l’air si déçu en disant cela, comme si je tombais d’un piédestal.
J’ai senti une boule dans ma gorge.

- Je sais que ce n’est pas bien.
- Ta maman va être triste.
- Gontran ! On ne dit pas ça, a fait sa mère.
- Mais tu me le dis, à moi.
- Ce n’est pas la même chose.

Mme Ballatori s’est tournée vers moi.

- Excuse-le, Raph’. Il ne sait pas ce qu’il dit.
- Non, c’est moi qui vous fais mes excuses.
- Je les accepte. Je ne veux pas savoir pourquoi tu l’as fait, cela m’est égal. L’important est que tu le saches, toi. Bon, bonne soirée !

- Au revoir, madame. Au revoir, Gontran.
- Tu ne recommenceras plus ?
- Non, je ne recommencerai plus.
- Je préfère.
- Gontran, ça suffit.
- Mais tu me le dis à moi !
- Gontran, ça suffit !

J’allais prendre les escaliers quand Mme Ballatori m’a rappelée.

- Tu as un peu de temps, en ce moment ?

Clairement, que j’en avais du temps. Papa et maman avaient proposé de m’envoyer en camp de vacances pour me changer les idées. J’avais refusé. J’étais encore trop sonnée par toute cette histoire.

- Tu peux venir garder Gontran demain ?

– Oui, bien sûr !

– Et la semaine prochaine aussi ?

– Oui.

– En fait, je peux te le dire. Je vais avoir besoin d'un peu de temps. J'ai envie d'aller au théâtre, au restaurant, de profiter de la vie, quoi.

– Je comprends. À demain, alors.

– À demain.

J'étais tellement surprise, tellement soulagée, que je me suis sentie de faire Patatras dans la foulée. J'ai sonné. Il est venu m'ouvrir en pantoufles. En me reconnaissant sur son palier, il m'a regardée de la tête aux pieds, d'un œil maussade.

– Je n'ai qu'une chose à te dire, petit. Laisse tomber la carrière. C'est lamentable de s'être fait piquer pour si peu.

Et il a claqué sa porte.

chapitre 27

Les jours passaient. J'aurais dû être soulagée que tout ça soit derrière moi, mais je ne l'étais pas. Pourquoi ? Parce qu'il me restait le plus gros ? Faire mes excuses à Perruche, à qui j'avais piqué le plus de lettres. Elle était à l'étranger, je devais attendre son retour.

Après Patatras, c'est elle qui était apparue dans le bureau du commissaire.

– Vous êtes mademoiselle Perruche ? avait-il fait.

– Oui, c'est bien moi.

– Asseyez-vous. Quelle est votre profession ?

– Danseuse de cabaret.

Hein ?

– Chouette métier.

– Il a ses avantages, c'est vrai.

– Bon, mademoiselle Perruche, comme vous le savez, vous avez été victime d'un vol de courrier dans l'immeuble que vous occupiez avant de déménager. Nous avons là un certain nombre de lettres qui vous sont destinées. Et quand je dis un certain nombre, je pèse mes mots. Souhaitez-vous porter plainte contre la personne qui a fait ça ?

– Ça dépend, c'est qui ?

– Votre petite voisine du troisième.

– Raphaëlle ?

– Oui.

– Ce n’est pas possible.

– Et pourtant...

– Elle est tellement polie, bien élevée.

– Ah, ça...

J’avais vu son visage se tourner très légèrement vers moi.

– Un jour, avait poursuivi Perruche, elle m’avait aidée à récupérer mon... mon collant coincé derrière une gouttière.

En y repensant, c’est vrai que ce bas résille noir m’avait un peu étonnée.

– Une autre fois, elle était venue arroser mes géraniums pendant que j’étais en tournée au Brésil.

C’était donc là qu’elle l’avait rencontré, son Ronaldo ?

– Non, c’était vraiment une adorable jeune fille.

« Était »... J’avais l’impression qu’elle parlait d’une morte.

– Alors, vous portez plainte ?

– Je ne sais pas, avait fait Perruche après un long silence. Je peux réfléchir ?

– Pas vraiment. Je souhaite clore ce dossier au plus vite.

Il s’était tourné vers la fenêtre en souriant d’un air rêveur.

– D’autres affaires m’attendent de la plus haute importance.

– C’est que c’est une décision très grave à prendre, avait fait Perruche. C’est une gamine, vous comprenez.

– Écoutez, je vous propose quelque chose. Je vous laisse ici et je reviens d’ici une petite heure. Ça vous va ?

– C’est très bien.

Restée seule, Perruche avait contemplé le paquet de courrier devant elle. De là où j’étais, je ne pouvais pas lire avec elle, mais ça n’était pas un problème. Je les connaissais par cœur.

Alors, je m'étais assise sur un petit tabouret bancal et j'avais attendu. Le policier à côté de moi avait appelé sa femme. Il lui avait dit qu'il était sur un dossier délicat et qu'il n'était pas sûr de rentrer tôt ce soir-là.

– Vous comprenez, on divorce, m'avait-il dit après avoir raccroché.

Je ne voyais pas le rapport, mais j'avais hoché la tête d'un air vaguement compatissant.

Une heure plus tard, le commissaire était revenu. Ses cheveux étaient plus courts, il s'était rasé et il avait changé de chemise.

– Bon alors, où en sommes-nous ? avait-il fait sur un ton enjoué.

– J'ai bien réfléchi, je ne veux pas porter plainte, avait répondu Perruche. Je veux au contraire remercier cette jeune fille.

– Ah bon ?

– Si j'avais lu toutes les âneries de ce crétin, j'aurais perdu confiance en l'amour. Ce qui aurait été terriblement dommage. Je ne vais pas vous raconter ma vie, mais c'est un fait.

– Je comprends, c'est très important d'avoir confiance pour tomber amoureux.

– C'est même *la* condition, on pourrait dire.

– Oui, on pourrait dire.

Perruche s'était levée.

– Au revoir, monsieur.

– Au revoir. Ah, au fait, vos lettres ! avait lancé le commissaire alors qu'elle allait franchir la porte.

– Poubelle ! avait-elle fait en éclatant de rire.

Et elle avait quitté la pièce. Trois secondes plus tard, la porte s'était ouverte derrière moi.

– Ça va ? avait fait le commissaire.

– Oui, j'avais articulé.

– Je pense que tu dois être impatiente de voir tes parents.

Moi oui, mais eux ? Allaient-ils m'engueuler ? Me renier ? Me déshériter ?

En me voyant au bout du couloir, mes parents s'étaient levés de leur banc d'un seul bloc. Ma mère avait avancé vers moi, les mains posées sur ses reins. Il me semblait que son ventre avait encore grossi. Papa avait des cernes noirs sous les yeux. Ils m'avaient serrée contre eux.

– On rentre à la maison.

De ma vie, je n'avais entendu une phrase aussi réconfortante.

chapitre 28

Je n'arrivais pas à dormir, je n'arrivais pas à manger, je n'arrivais plus à rien.

J'ai appelé Sarah et lui ai donné rendez-vous aux Buttes-Chaumont. Et là, je n'ai même pas attendu qu'on soit assises dans l'herbe, je lui ai tout raconté, les lettres, les flics, ma honte. Elle me regardait si fixement que je me suis demandé si elle m'écoutait ou si elle essayait d'entendre quelque chose d'étouffé, en dessous de ce que je disais. Un peu comme les détecteurs de métaux sur la plage de Dinard.

– Pourquoi tu as fait ça ? m'a-t-elle demandé à la fin.

– Je ne sais pas, j'imagine que c'est à cause de mon chagrin.

– Je crois aussi.

– Le pire, tu vois, c'est qu'après avoir vécu tout ça, après avoir beaucoup réfléchi, je ne sais toujours pas d'où il vient.

J'aurais tellement aimé pouvoir lui en dire plus, lui en parler mieux, de ce mystère, mais les mots ne venaient plus. Alors j'ai dit en essayant d'imiter John Wayne dans je ne sais plus quel western :

– Pas grave, *baby*.

– *Baby*, elle a répété, comme si son détecteur avait soudain senti quelque chose.

J'ai attendu.

– Tu en as parlé à ta mère, de ton chagrin ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle est enceinte. Elle a autre chose à penser.

– Mais tu ne m'avais pas dit ! C'est quoi ?

– Tu peux préciser, là ?

– C'est un garçon ou une fille ?

– Ah ça. Mes parents ne veulent pas savoir.

– Et toi, tu veux un frère ou une sœur ?

– Mais moi, je ne veux rien !

Ça m'avait échappé, je n'ai pas cherché à me rattraper.

Pourquoi ma propre mère ne m'avait-elle pas posé cette question ? On demandait toujours ça aux parents, aux frères et sœurs, normalement.

– Tu as de la chance, a fait Sarah. Moi, je suis fille unique et, crois-moi, ce n'est pas tous les jours facile. C'est même parfois carrément insupportable, car tes parents ne te lâchent jamais. Ce n'est pas une vie de ne pas pouvoir les décevoir. Mais tu vois, Raph', il y a un truc que j'ai compris, c'est qu'on doit accepter les choses telles qu'elles vous arrivent. Et les transformer en quelque chose de positif. Je l'ai compris il n'y a pas très longtemps.

– Quand ça ?

– Quand mes parents m'ont annoncé qu'on partait vivre au Canada pendant un an.

– Tu pars vivre au Canada ? Mais je ne savais pas !

– Mais je te l'ai dit, pourtant, la première fois qu'on s'est vues chez moi, avec Bastien.

Peut-être bien qu'elle me l'avait dit, en effet.

chapitre 29

Je tournais dans ma chambre. Je n'avais plus rien à trier, Sarah était partie, il pleuvait trop pour faire un tour en vélo, il n'y avait rien à la télé et de toute façon je n'avais pas envie de la regarder. Ma mère a appelé, je n'ai pas décroché. Je n'avais pas envie de parler non plus. Mais j'avais encore moins envie de silence. J'ai allumé ma radio. Quelqu'un parlait italien. Ça m'a fait du bien. J'ai écouté sans comprendre, allongée sur mon lit, les yeux fermés.

– Pourquoi tu ne réponds pas au téléphone ?

J'ai rouvert les yeux. Ma mère était là, essoufflée, son manteau sur le dos, les cheveux mouillés. Je me suis redressée.

– Ben maman, qu'est-ce que tu fais là ?

– Ma chérie, je vois bien que tu ne vas pas bien, a-t-elle fait en s'asseyant lourdement sur mon lit. Dis-moi ce qui se passe.

Je me suis composé un visage qui voulait dire à la fois ça ne va pas, en effet, mais fiche-moi la paix, mais continue de me surveiller, mais pas de trop près quand même.

– D'accord, a-t-elle fait en soupirant. Tu ne veux pas parler, mais réponds au téléphone au moins. J'étais vraiment très inquiète.

– Promis, mam'.

– Je t'aime, tu sais.

– Je t'aime aussi.

Elle a avisé mon blouson posé sur ma chaise.

– Tu es vraiment sûre de vouloir le garder ? Je t’en rachèterai un autre.

– Maman !

– Bon, bon. Je n’insiste pas.

J’ai cru qu’elle allait sortir de ma chambre, mais toujours pas. J’avais l’impression qu’elle cherchait quelque chose. Elle s’est approchée de la photo posée sur mon bureau. Nous étions tous les quatre, mes parents, Bandido et moi. Avec mes dents en moins, mes cheveux courts, j’avais une drôle de tête. Mais une tête de personne fière et contente d’être elle-même.

– Comme tu étais mignon, a-t-elle murmuré.

Ah non, pas elle !

– Mignonne, s’est-elle reprise.

Un long silence s’est fait.

– Bon, je vais prendre un bain, a-t-elle fait finalement. J’ai mal au dos.

– C’est ça, j’ai fait.

Je me suis soudain sentie très seule, très démunie. Je me suis levée et je me suis regardée dans le miroir de ma chambre. J’ai essayé de saisir ce que les autres voyaient quand ils me regardaient, maintenant, à l’âge que j’avais. Comment ils pouvaient voir un garçon, comment ils pouvaient voir une fille. Mais, malgré mes efforts, tout ce que je voyais, c’était un visage avec des yeux, un nez, une bouche. Rien de plus, rien de moins.

En sortant de ma chambre, j’ai vu que ma mère était toujours dans la salle de bains. Je suis allée voir si tout allait bien. Son ventre flottait au-dessus de l’eau, comme le dos d’une baleine. Elle a surpris mon regard.

– Quand tu étais dedans et que je prenais mon bain, tu me donnais toujours de grands coups de pied. Qu’essayais-tu de me dire ?

– Je ne sais plus, maman, me suis-je excusée avec un petit sourire. Désolée...

Étais-je un enfant désiré ? Un enfant non désiré ? Un enfant qui débarque un jour dans une famille et dont on finit par s'habituer à la présence ? C'est ça, je crois bien, que je lui demandais.

Elle m'a tendu la main pour me faire asseoir au bord de la baignoire. Elle a inspiré un grand coup et m'a raconté le jour où elle avait appris qu'elle était enceinte, ses envies d'artichauts, ma naissance si lente, sa joie de faire ma connaissance, mon petit sexe en forme d'amande. Ma gorge se serrait et je comprenais et je ne comprenais pas pourquoi elle me racontait cette histoire.

chapitre 30

Serrés les uns contre les autres sur la banquise étincelante, des centaines de manchots attendaient que le léopard des mers s'éloigne. Coincée contre une paroi de glace, une maman s'inquiétait au sujet de son bébé dont elle avait été séparée lors du mouvement de panique qu'avait provoqué l'arrivée du prédateur. Le groupe compact de manchots était parcouru d'une onde électrique chaque fois que sa tête émergeait de l'eau. Même ceux qui étaient les plus éloignés du rivage et ne voyaient rien savaient quand le léopard manifestait sa présence.

Finalement, il était sorti de l'eau, s'était ébroué, avait hésité et était parti sur la droite, vers les plaines vides à perte de vue. Les manchots l'avaient longuement suivi des yeux avant de se considérer comme sortis d'affaire.

Soulagée pour eux, j'ai éteint la télé. Dans la cuisine, ma mère préparait le repas avec des gestes ralentis, une main posée sur son ventre de plus en plus énorme. Mon père allait rentrer d'une minute à l'autre. Scène rassurante d'une famille ordinaire, aurait dit un voisin en nous regardant de sa fenêtre.

La porte a claqué.

– Tu as du courrier, Raph', a fait la voix de mon père.

– Com... comment ça ? j'ai bégayé.

– Comment ça, comment ça ? Il y avait une lettre pour toi dans la boîte.

There was a letter for you in the mailbox.

C'est idiot, mais après tout ça je n'avais pas espéré que ça m'arriverait un jour, ou du moins si vite. Comme si j'étais interdite de boîte aux lettres à vie. Il m'a tendu l'enveloppe. C'était bien mon prénom écrit dessus. Elle n'était pas timbrée.

Salut Raph',

Je suis sur le chemin de l'aéroport, mais, avant de partir, je voulais te dire quelque chose.

J'aurais aimé répondre à ta question sur l'origine de ta tristesse (même si, à moi, tu ne parais jamais triste). J'ai bien vu comme tu étais mal. Depuis, j'ai réfléchi et je pense que ton chagrin est dans sa phase la plus pénible, car tu ne le comprends pas. Il faut que tu trouves. Alors n'hésite pas à interroger les gens autour de toi. Rassure-toi, quand on veut absolument savoir quelque chose, on finit toujours par l'apprendre.

Sarah

– Une bonne nouvelle ? a fait mon père.

– Oui, oui. C'est Sarah. Elle est bien partie.

– Elle va où, déjà ?

– Au Canada.

– Chouette pays. J'aimerais bien y aller un jour.

Quoi ? C'est tout ce que ça leur faisait ? Je venais de leur annoncer que j'avais perdu ma première amie fille et c'est tout ce qu'ils trouvaient à dire ? Mes larmes sont montées, et visiblement tout le monde ici s'en foutait. Maman venait de se laisser lourdement tomber sur le tabouret de la cuisine.

– Ça va, ma chérie ? a demandé papa inquiet. Tu as l'air fatiguée.

– Je n'en peux plus.

– Courage, il n'y en a plus pour longtemps. Bon, je vais prendre une douche et je reviens pour t'aider à préparer le dîner.

Papa parti, maman m'a pris la main et l'a posée sur son ventre.

– Tu sens comme il bouge ?

– Oui.

Enfin, presque, oui. Un vague frémissement, peut-être.

– Tu veux une fille ou un garçon ? j'ai demandé.

– Tout ce qui viendra, pourvu qu'il soit en bonne santé.

Elle a dit ça d'une traite comme si elle récitait une phrase apprise par cœur.

chapitre 31

– Que vas-tu faire aujourd’hui ?

– Rien.

Trop tard. Je l’ai su à la minute où je l’ai dit. Il n’y a rien qui insupporte plus les parents, même les plus cool, même les plus rock, que cette réponse.

– Aller voir grand-mère, j’ai fait, alors qu’ils ouvraient déjà la bouche.

Du coup, j’y suis allée.

Je l’aime bien, ma grand-mère. Elle se prend parfois un peu trop au sérieux, mais je ne lui en veux pas. C’est son rôle de grand-mère de petite-fille dont les parents travaillent beaucoup, m’avait-elle dit un jour.

Je l’ai regardée préparer le repas, mettre le jambon dans une assiette, couper les tomates. Une banane traînait dans la corbeille de fruits. Je l’ai mangée, assise sur le lave-vaisselle, en prenant bien mon temps, sans bouger un doigt pour l’aider. À un moment, elle s’est tournée vers moi et j’ai cru qu’elle allait me resservir son exposé habituel, la vie, la mort, le sens de l’effort, mais non.

– Tiens, j’ai quelque chose pour toi, a-t-elle fait au contraire.

Elle a sorti un canard d’un tiroir. Un diabolique avec des cornes de Satan.

– Il ne te plaît pas ?

– Si, si.

– Tu l’as déjà ?

Non. C’est juste que ça ne me faisait plus rien. Je trouvais même ça plutôt con.

– Tu fais la tête ?

J'ai un peu fermé les yeux, sans répondre.

– Il y a quelque chose qui ne va pas ? Quelque chose dont tu aurais envie de parler ?

Sur la commode, ma mère nous regardait en souriant, la main posée sur son gros ventre. C'est fou de penser que c'était moi sur la photo, sous ce pull marin dont les rayures formaient des zigzags, moi qui attendais mon heure. Moi qui attendais mon sexe ?

– À quel âge on sait si on est un garçon ou une fille ?

– Alors là Raph', je veux bien croire que tu sois au début de ta vie, mais là, quand même, tu pousses.

– Je veux dire dans le ventre.

– Ah, je préfère. Avec une échographie, le médecin peut voir vers cinq mois si c'est un garçon ou une fille, mon chaton.

J'ai attendu, réfléchi, attendu encore un peu, et je me suis lancée.

– Maman voulait un garçon au lieu de moi ?

Ma grand-mère a marqué un long temps avant de me répondre.

– Quelle importance ? Tu es là et ta maman est la plus heureuse des mamans.

– Je n'ai plus quatre ans. Tu peux me répondre franchement.

– Mais je te répons franchement, ma chérie. Quelle importance de savoir ça aujourd'hui ?

On n'a rien dit elle et moi pendant un moment. Son chat est venu me faire un câlin sur les genoux comme s'il sentait que ça n'allait pas fort.

– Raph', a-t-elle fait finalement. Il y a partout des gens qui croient qu'ils ont tiré les mauvaises cartes.

– Ça veut dire quoi ?

– Ça veut dire qu’il y a des gens qui se sentent toujours victimes de quelque chose. Du temps qu’il fait, du temps qui passe, du sens du vent. Ce sont des gens très pénibles. Tu n’es pas comme ça, toi, hein ?

– Non, grand-mère. Je ne suis pas comme ça.

Enfin, je ne voulais pas être comme ça.

– C’est un long chemin pour être qui on est, tu sais, a-t-elle ajouté.

Ça m’a parlé qu’elle dise ça. Ça voulait dire : garde confiance, un jour ça ira mieux.

Mon portable a sonné. C’était Perruche. J’ai décroché.

– Bonjour Raph’, je sais qu’on devait se voir à mon retour de Las Vegas, mais il se trouve que ce ne sera pas tout de suite. Notre spectacle marche bien, alors on s’installe un peu. Tu voulais me dire quelque chose de particulier ?

– Oui, que je m’excusais pour ce que j’ai fait. Je n’aurais jamais dû prendre le courrier dans votre boîte. Ça ne se fait pas.

– Je confirme. Ce n’est vraiment pas terrible.

– Oui, je sais.

J’étais sincère. J’avais honte. Mais bon, on n’allait pas y passer l’hiver non plus.

– Je peux vous poser une question ?

– Tente toujours.

– Dans une des lettres que vous avez reçues, c’était écrit : « *Les chagrins, pour les éloigner, il suffit de faire ce dont on a parlé la dernière fois.* »

– Je n’ai pas reçu cette lettre.

Évidemment que non, puisque je l’avais volée.

– Tu peux me redire la phrase ? a-t-elle fait après avoir percuté.

– *Les chagrins, pour les éloigner, il suffit de faire ce dont on a parlé la dernière fois.*

– Et donc ?

– Et donc j’aimerais savoir ce que c’est, cette solution.

Je l’ai sentie gênée à l’autre bout de la ligne.

– Tu verras ça plus tard.

– Non. Je veux savoir maintenant.

J’ai attendu.

– Raph’, quand on a un chagrin, on se console comme on peut. Certains font du sport, d’autres du char à voile et d’autres font l’amour. Mais si tu veux mon avis... Tu le veux ?

– Oui, je le veux.

– Le meilleur moyen, c’est de parler.

– De parler, j’ai répété.

– Oui, de parler. Que ce soit à la personne qui est la cause de votre chagrin ou à quelqu’un d’autre. Mais de ne pas rester trop longtemps seul avec ce qui fait de la peine.

– Je vois. Merci, Per... merci, mademoiselle.

Quand je suis rentrée, ma mère était en peignoir, au milieu du salon. Je l’ai regardée me demander pourquoi j’avais cette drôle de tête, pourquoi je lui souriais, pourquoi j’avais envie de m’asseoir sur ses genoux, je l’ai écoutée me répondre que j’avais passé l’âge, que j’étais trop lourde, mais que m’embrasser, c’était autant de fois que je voulais. Je l’ai regardée me répéter encore de ne pas m’inquiéter, que l’arrivée du bébé ne changerait rien à son amour pour moi.

Un rayon de soleil est venu traverser la pièce. Elle a tourné le visage vers la fenêtre.

– J’aimerais tellement être à la mer, a-t-elle fait.

Et là, une scène m’est revenue en mémoire. Une vision très claire et très nette. Dans un magasin, j’essayais un jean et un petit pull de marin. Assise sur un tabouret, ma mère me regardait dans le miroir. Elle me souriait, elle

était fière. Et soudain son regard s'est chargé d'une inconsolable tristesse quand le vendeur a dit : « Ça lui va très bien. Il est magnifique comme ça, votre petit garçon. »

Ma mère avait été déçue de m'avoir moi, j'en étais sûre maintenant. Enfin pas de m'avoir moi, mais d'avoir une fille. Je crois que je l'avais toujours su au plus profond de mon cœur ou de tout autre endroit où se terre ce genre d'information, jusqu'à ce qu'un événement, une parole ou un rêve vous en fasse prendre conscience.

Mais jamais ma mère ne m'avait fait comprendre quoi que ce soit. Jamais elle n'avait été méchante avec moi. Jamais je n'avais douté qu'elle m'aimait.

J'ai ressenti au fond de moi un immense soulagement. Ça y est, mon chagrin, je savais d'où il me venait. Et je savais aussi que ce n'était pas le mien. C'était celui de ma mère. Alors, il était temps de passer à autre chose.

J'ai écrit tout ça à Sarah, j'ai fermé l'enveloppe. J'ai traversé le hall sans penser à regarder dans les boîtes et je suis allée poster ma lettre.

Au retour, en garant mon vélo dans la cour, j'ai vu des fleurs sur le balcon de Perruche. Une fille de mon âge les arrosait. Elle portait un pull jaune, elle avait l'air sympa. On s'est fait un signe de la main.

– Bienvenue dans mon immeuble ! je lui ai lancé.

Bienvenue dans ma nouvelle vie, j'ai pensé tout bas.

Ouvrage réalisé par
les [Éditions du Rouergue](#) et le [Studio Actes Sud](#)